

**Universitäts- und Landesbibliothek Bonn**

**comtesse Romani**

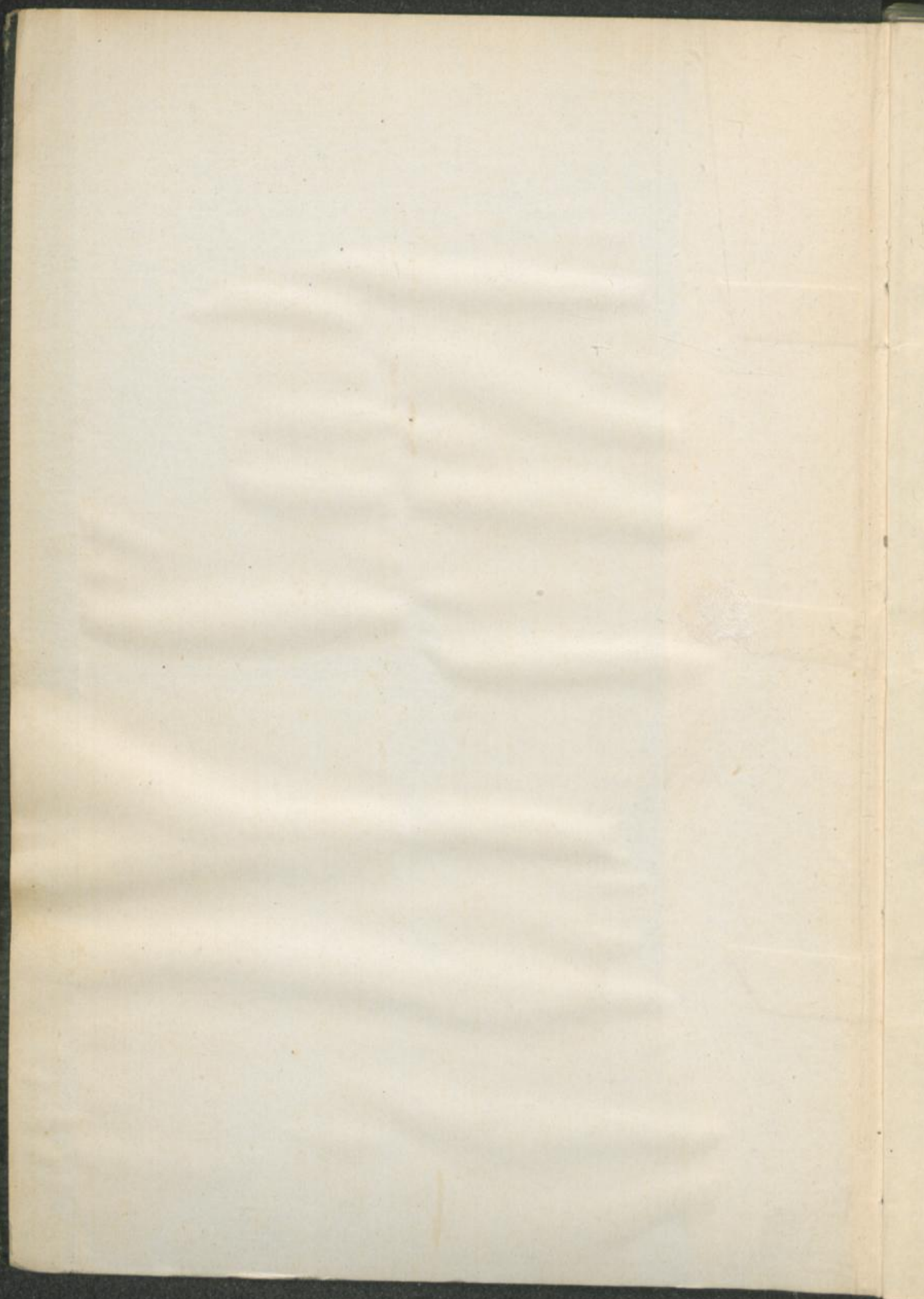
**Dumas, Alexandre (Schriftsteller, 1824-1895)**

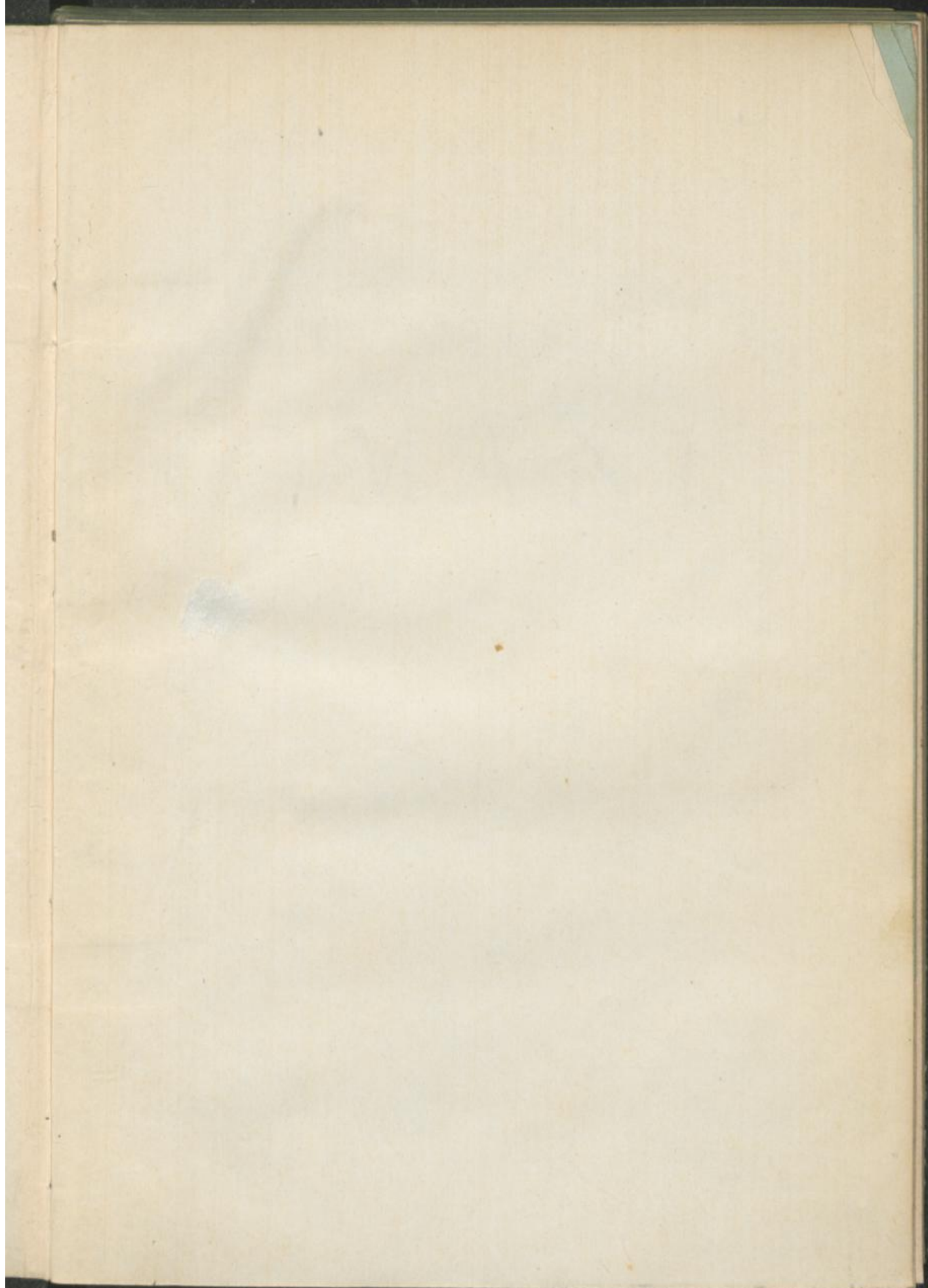
**Paris, 1877**

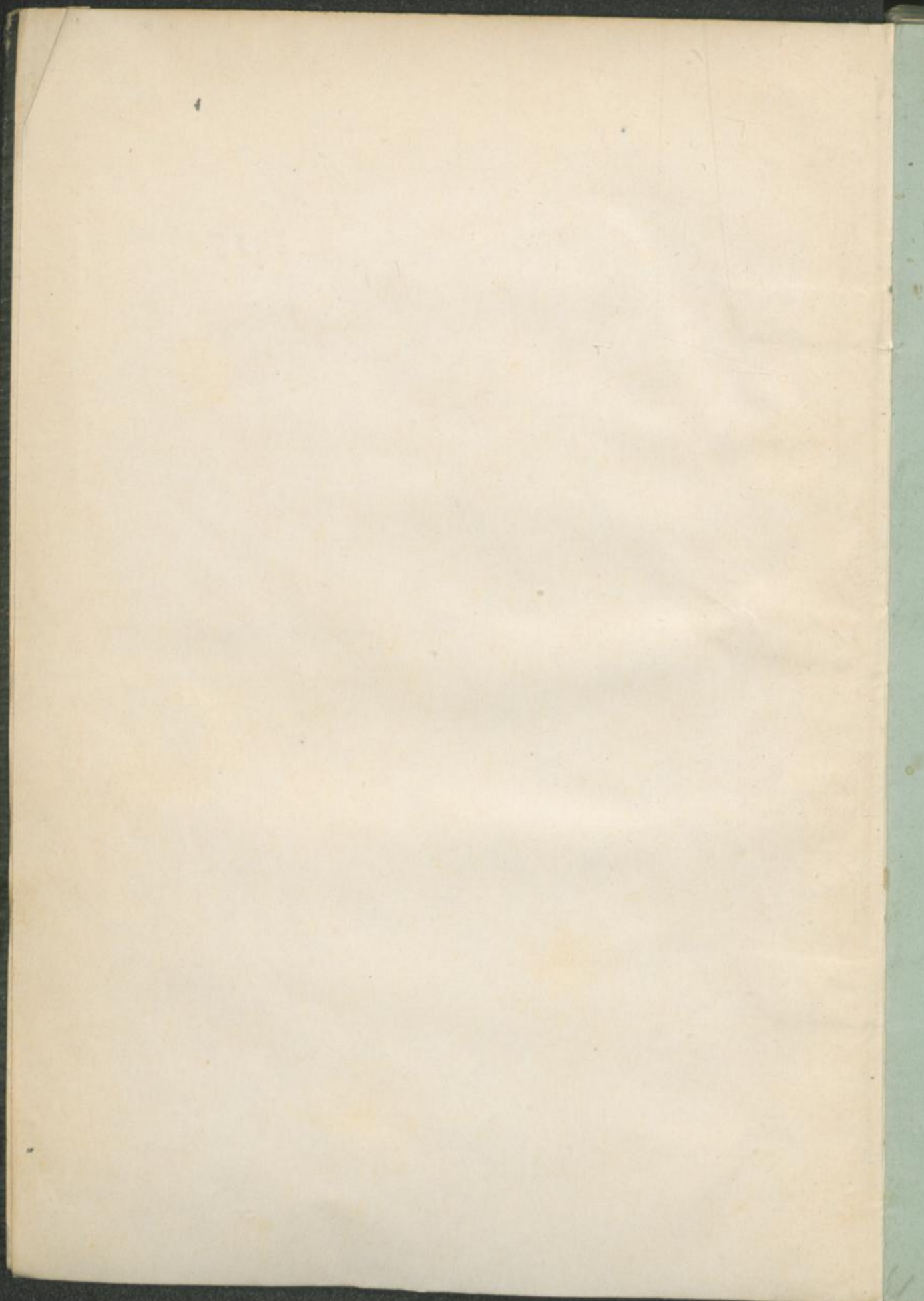
**urn:nbn:de:hbz:5:1-19683**

P.G.B.

PGB  
3734





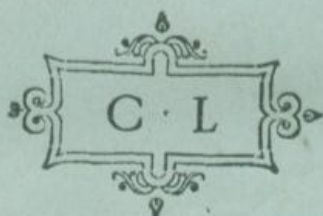


GUSTAVE DE JALIN

---

LA COMTESSE  
ROMANI

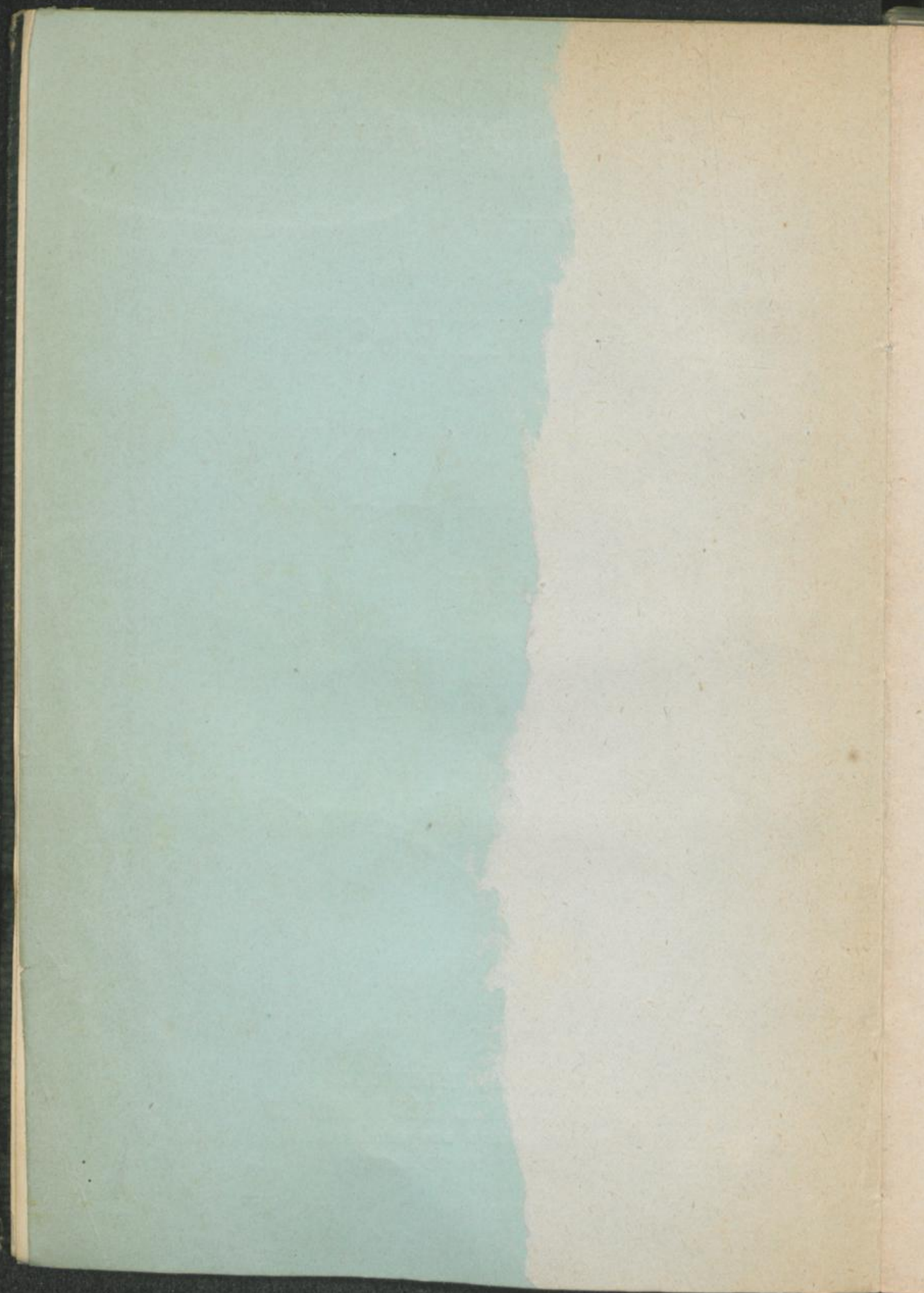
COMÉDIE



PARIS

CALMANN LÉVY, ÉDITEUR  
ANCIENNE MAISON MICHEL LÉVY FRÈRES  
RUE AUBER, 3, ET BOULEVARD DES ITALIENS 15  
A LA LIBRAIRIE NOUVELLE

—  
1877



LA  
COMTESSE ROMANI

COMÉDIE

Représentée pour la première fois, à Paris, sur le théâtre du GYMNASÉ,  
le 16 novembre 1876.



LA  
COMTESSE ROMANI

COMÉDIE EN TROIS ACTES

PAR

GUSTAVE DE JALIN



PARIS

CALMANN LÉVY, ÉDITEUR

ANCIENNE MAISON MICHEL LÉVY FRÈRES

RUE AUBER, 3, ET BOULEVARD DES ITALIENS, 15

A LA LIBRAIRIE NOUVELLE

—  
1877

Droits de reproduction, de traduction et de représentation réservés

## PERSONNAGES

|                            |      |                |
|----------------------------|------|----------------|
| LE COMTE ROMANI.....       | MM.  | WORMS.         |
| TOFFOLO.....               |      | LANDROL.       |
| LE BARON.....              |      | PUJOL.         |
| FILOPPOPOLI.....           |      | SAINT-GERMAIN. |
| ROESTEIN.....              |      | GANGLOFF.      |
| ATTIKOFF.....              |      | CORBIN.        |
| DE LANTANA.....            |      | DEPAY.         |
| MARTELLI.....              |      | CH. PASCAL.    |
| LE REPORTER.....           |      | BERNÉS.        |
| BOCCADORO.....             |      | REVEL.         |
| MATTEO.....                |      | MARTIN.        |
| ANTONIO.....               |      | PASCAL.        |
| CAPERLI.....               |      | LIVERANI.      |
| FABRIZIO.....              |      | BLONDEL.       |
| GIUSEPPE.....              |      | AMÉDÉE.        |
| LE CHEF MACHINISTE.....    |      | BINET.         |
| UN CHEF DE CLaque.....     |      | ISMARL.        |
| LE SOUFFLEUR.....          |      | OULIP.         |
| UN AVERTISSEUR.....        |      | MONNET.        |
| GIOVANNI.....              |      | ROSE.          |
| COECILIA ROMANI.....       | Mmes | PASCA.         |
| LA COMTESSE MAROZZO.....   |      | LESUEUR.       |
| LA BARONNE.....            |      | MONNIER.       |
| DE LANTANA.....            |      | HELMONT.       |
| LA PRINCESSE ATTIKOFF..... |      | BODE.          |
| LA ROSAURA.....            |      | PRIOLEAU.      |
| ISABELLA.....              |      | LEBON.         |
| DE GALZIANA.....           |      | DRÉGE.         |
| MARTUCCIA.....             |      | DINELLI.       |
| MERCURE.....               |      | GIESZ.         |
| UNE FEMME DE CHAMBRE.....  |      | MALVINA.       |



# LA COMTESSE ROMANI

---

## ACTE PREMIER

Un salon communiquant au fond, à droite et à gauche, avec d'autres salons. Le tout très-élégant et très-éclairé comme pour une grande réception. — Au lever du rideau plusieurs personnes sont debout contre la porte du côté droit et semblent écouter la comédie qui se joue à droite dans la coulisse. — D'autres personnages sont assis et causent sur la scène.

---

## SCÈNE PREMIÈRE

ATTIKOFF, LA PRINCESSE ATTIKOFF,  
LA MARQUISE GALZIANA,  
TOFFOLO, ROLSTEIN, LA BARONNE DE RUZZI,  
MADAME DE LANTANA.

On entend dans la coulisse bravo ! bravo ! et de nombreux applaudissements accompagnent les bravos. Les personnages qui sont contre la porte applaudissent les mains en l'air et plus bruyamment que les autres.

ATTIKOFF, applaudissant.

Brava ! brava ! brava !

LA PRINCESSE.

Taisez-vous donc, Serge, vous applaudissez comme un sourd, c'est le cas de le dire, car vous n'entendez rien d'ici.

ATTIKOFF.

C'est vrai, ma mère, mais la belle comtesse m'entend et ce bruit lui fait plaisir.

LA MARQUISE.

Et puis, les comédiens, c'est comme les rois, pourvu qu'on les acclame, peu leur importe d'où viennent les acclamations.

LA PRINCESSE.

Alors ne parlons pas si haut, parce que nous empêcherions ceux qui veulent écouter d'entendre.

TOFFOLO.

Il n'y a pas de danger, madame; de la galerie où la représentation a lieu on ne peut rien entendre de ce qui se dit ici, si haut que l'on parle, et la preuve, c'est que nous, nous n'entendons pas la comtesse qui est en scène, et qui parle bien plus haut que nous. Tenez, écoutez. (Un temps pendant lequel on n'entend rien.) Vous voyez...

LA MARQUISE.

Ah ça ! quelle raison la comtesse avait-elle de donner cette représentation ?

LA PRINCESSE.

C'est pour les pauvres.

LA MARQUISE.

Oui, voilà le prétexte ; mais la raison, la savez-vous, monsieur Toffolo, vous qui êtes régisseur du théâtre où la comtesse Romani jouait la comédie avant son mariage... ?

TOFFOLO.

Mon Dieu, madame, je crois que, outre le désir de venir

au secours des pauvres de Florence, la comtesse a eu quelque plaisir à se faire entendre. Pour nous autres comédiens, l'habitude des applaudissements est telle, qu'au milieu de la plus grande fortune et de la plus haute position en dehors du théâtre, ces applaudissements nous manquent. La comtesse a eu un peu l'envie d'être applaudie comme autrefois, il faut lui pardonner, d'autant plus qu'elle aide ainsi, en jouant un acte de la pièce que nous montons en ce moment, à faire connaître le jeune auteur de cette pièce.

LA PRINCESSE.

Et c'est une autre actrice qu'elle qui va jouer le rôle au théâtre?

TOFFOLO.

Oui, madame.

LA PRINCESSE.

La comtesse Romani était donc vraiment une femme de talent? Je ne l'ai jamais entendue. Elle était déjà mariée quand je suis arrivée à Florence.

TOFFOLO.

Elle avait et elle a toujours un très-grand talent.

LA MARQUISE.

Moi, je l'ai entendue et je suis de votre avis, monsieur Toffolo : il est vrai qu'elle était votre élève.

TOFFOLO.

En effet, madame, j'ai eu la bonne chance de lui donner ses premières leçons, mais cela ne prouve ni que j'eusse du talent moi-même ni qu'elle me doive celui qu'elle a. Il arrive souvent au théâtre qu'un comédien médiocre comme moi peut aider à se développer une grande artiste comme elle.

LA MARQUISE.

Vous êtes modeste, monsieur Toffolo.

## LA COMTESSE ROMANI

TOFFOLO, riant.

Tous les comédiens le sont, madame, c'est bien connu. La comtesse a bien voulu garder un bon souvenir de mes leçons et elle m'a fait l'honneur et l'amitié de me demander mes conseils dont elle n'avait nul besoin pour la représentation de ce soir. Elle m'a prié de me tenir dans ce salon, de l'écouter, de la regarder, ce que je fais, tout en causant avec vous par suite d'une grande habitude. Voilà, mesdames, comment j'ai l'honneur de me trouver au milieu de vous.

LA MARQUISE.

Et nous en sommes enchantés, monsieur Toffolo, car nous vous avons applaudi bien souvent et nous sommes heureuses de pouvoir vous le dire au risque de blesser votre modestie. Mais nous vous rendons à vos fonctions de juge que nous avons interrompues trop longtemps.

TOFFOLO, s'éloignant, à part.

Autrement dit, nous vous congédions et nous avons à dire des choses qui ne vous regardent pas.

LA MARQUISE, à Rolstein.

Dites donc, mon cher Rolstein, vous qui étiez un habitué du théâtre du temps que la belle Cécilia y brillait, faites-nous donc l'amitié de nous dire pourquoi le comte l'a épousée?

ROLSTEIN.

Parce qu'il l'aimait.

LA MARQUISE.

Était-ce une raison suffisante?

ROLSTEIN.

En tout cas c'était la meilleure, d'autant plus qu'il n'y avait que ce moyen de réussir.

LA MARQUISE.

Êtes-vous sûr qu'il n'y en avait pas d'autres?

ACTE PREMIER

5

DE LANTANA.

Lesquels?

MADAME DE LANTANA.

Ceux que d'autres avaient employés auparavant.

ROLSTEIN.

C'est une calomnie. La Cécilia était une très-honnête personne, et la preuve que vous êtes de mon avis, chère madame, c'est que vous venez chez elle.

MADAME DE LANTANA.

D'abord, j'y viens en payant, comme j'irais à tout autre spectacle, et puis si on n'allait que chez les honnêtes femmes...

LA BARONNE.

On ne pourrait quelquefois pas rentrer chez soi.

LA PRINCESSE.

C'est une méchanceté, baronne.

LA BARONNE.

Certes non, je suis tout ce qu'il y a de plus indulgent. Je profite de ce qu'on ne peut rien dire sur moi pour ne jamais rien dire sur les autres femmes. Ce n'est déjà pas très-facile, même pour une femme bien née, bien mariée, bien élevée et bien surveillée, de ne pas prêter quelquefois à la médisance. Qu'est-ce que ce doit être pour une fille sans éducation, sans famille, sans fortune, n'ayant eu souvent que les plus déplorables exemples sous les yeux et jetée par là-dessus dans toutes les facilités de la vie de théâtre? Ces femmes qui nous font pleurer, qui nous font frémir, qui nous exaltent pendant toute une soirée avec des paroles d'amour et des scènes de passion, qui nous troublent, qui nous perdent quelquefois, nous que tant de choses défendent et protègent, vous voulez qu'elles ne ressentent jamais ce qu'elles expriment si bien, et qu'en ôtant leur costume elles

dépouillent également le personnage qu'elles étaient quelques minutes auparavant, et que, dans cette âme et dans ces sens de femme, il ne reste plus rien de la grande poésie de Juliette, de Desdémone, de Chimène, de Phèdre, de Mirra? Comment! nous qui nous laissons quelquefois séduire par les phrases connues et banales d'un courtisan vulgaire et obscur, qui nous dit que nous sommes belles et qu'il ne peut pas vivre sans nous, (ce dont nous ne devrions jamais croire que la moitié, la première bien entendu,) nous voudrions que ces femmes, libres de leur personne, de leurs sentiments, ne se laissassent jamais entraîner par la poésie de Shakspeare, de Racine, de Goethe, d'Alfieri; vous êtes trop exigeantes, et vous leur demandez trop.

MADAME DE LANTANA.

Nous ne demandons pas à ces dames d'être vertueuses, nous demandons seulement à nos maris de ne pas nous abandonner pour elles et à nos fils de ne pas les épouser.

On entend des bravos frénétiques dans la coulisse, des ah! ah! ah! prolongés.

Les hommes qui étaient à l'entrée de la galerie sont montés sur des chaises et applaudissent. D'autres sont accourus pour voir et applaudir. Le comte et le marquis lui-même se sont précipités.

ATTIKOFF, monté sur une chaise, battant des mains.

Bravo! bravo! bravo! Elle est donc superbe. Où est mon bouquet? J'en enverrai chercher un autre pour la fin. Ah! le voilà. (Il le prend sur une table, remonte sur une chaise, jette le bouquet par-dessus ses voisins. — Les cris redoublent. An domestique pendant les bravos.) Giuseppe?

LE DOMESTIQUE.

Mon prince.

ATTIKOFF.

Allez-moi chercher tout de suite un autre bouquet, deux autres bouquets. Bravo! bravo!

Giuseppe sort.

LA BARONNE, montrant tous ces applaudissements.

Tenez, voilà ma réponse. Comment voulez-vous que nous luttons ?

SCÈNE II

LES MÊMES, LE COMTE ROMANI.

LANTANA, prenant les mains du comte qui entre.

Bravo ! mon cher comte, bravo, admirable !

ROMANI.

Ce n'est pas moi qu'il faut féliciter, mon cher ami, c'est la comtesse.

LANTANA.

La comtesse, je l'applaudis et, vous, je vous félicite d'avoir une femme pareille. Jamais elle n'a eu plus de talent. Quelle perte pour le théâtre et pour l'art !

LA BARONNE.

Nous sommes dans l'enthousiasme

ROMANI.

Mais vous n'êtes pas dans un bon endroit ; on n'entend rien d'ici.

MADAME DE LANTANA.

Nous sommes arrivés un peu en retard, mais pendant les scènes de la comtesse, nous nous approchions et nous montrions sur les chaises que nous cédaient ces messieurs. Elle vient d'être admirable.

ROMANI.

Vous allez voir dans la dernière scène. Tout à l'heure quand elle va rentrer, je crois que vous serez contents.

ATTIKOFF.

Elle est donc superbe, mon cher comte, superbe, je vous assure. C'est moi qui ai jeté le bouquet tout à l'heure, je l'avais apporté pour la fin, je n'ai pu résister, j'en ai envoyé chercher un autre. Vous savez qu'à Pétersbourg, on donnerait à la comtesse cent mille francs pour les cinq mois de la saison, et un bénéfice et quels cadeaux ! Mais vous êtes millionnaire et vous accaparez cet admirable talent pour vous tout seul. Égoïste ! Vous nous donnerez encore une représentation.

ROMANI.

Non. Cécilia a voulu absolument faire quelque chose pour les pauvres. Je ne lui ai permis de jouer avec ses anciens camarades que pour cette raison de charité. Dans quelques jours nous quitterons Florence.

LANTANA.

Vous partez ?

ROMANI.

Oui.

LANTANA.

Où allez-vous ?

ROMANI.

En France et en Angleterre.

LANTANA.

Pour longtemps ?

ROMANI.

Peut-être pour toujours.

LANTANA.

Quelle raison avez-vous de quitter votre patrie où tout le monde vous aime, vous et la comtesse?

ROMANI.

La comtesse est souffrante, on lui ordonne le changement d'air, le voyage, la distraction.

Pendant ce temps Romani reçoit les félicitations de plusieurs invités.

UN DOMESTIQUE, à Romani.

Madame la comtesse demande monsieur le comte.

ROMANI.

J'y vais, je vous quitte, je manquerais mon-entrée.

LA BARONNE.

Comment cela?

ROMANI.

Cécilia va rentrer en scène pour son dénouement, et elle veut que je sois là à toutes ses sorties. Elle est superstitieuse, elle prétend que je lui porte bonheur.

LA MARQUISE.

Elle en aura encore eu la preuve ce soir. Faites-lui mes compliments, elle est charmante.

ROMANI.

Venez le lui dire vous-même.

LA BARONNE.

Vrai, cela ne la troublera pas?

ROMANI.

Non, elle a un monde fou autour d'elle. Elle est enchantée de son succès.

LA BARONNE.

Vous l'aimez, n'est-ce pas?

ROMANI.

Je l'adore.

LA BARONNE.

Ce soir surtout. Comme je comprends ça! Ah! que j'aurais voulu jouer la comédie, moi; allons l'embrasser, allons...

Ils sortent.

MADAME DE LANTANA.

Il faut avouer, quoi qu'on dise, qu'il y a des femmes vraiment innocentes. Ainsi la baronne adorant la Cœcilia, c'est à mourir de rire.

LA PRINCESSE.

Pourquoi cela?

MADAME DE LANTANA.

On assure que le baron...

LANTANA.

C'est faux.

MADAME DE LANTANA.

Vous, mon cher mari, vous n'avez pas la parole; vous êtes jaloux de la Cœcilia.

LANTANA.

Et si vous dites tant de mal d'elle toujours, serait-ce que vous me faites l'honneur, chère amie, d'être jalouse de moi?

LA COMTESSE.

Vous lui avez fait la cour.

LANTANA.

Je lui ai fait des compliments comme tout le monde.

LA PRINCESSE.

Et quand même vous auriez fait la cour à la comtesse, avant ou après son mariage, qu'est-ce que cela fait donc? Le mariage n'est supportable, ma chère, qu'à la condition que chacun des deux époux soit complètement libre. Nous autres Russes, je ne sais pas si c'est parce qu'il fait très-froid chez

nous, mais nous sommes toujours pour ceux qui aiment. C'est pour cela que je suis du côté de Romani et de sa femme. Il l'aimait, il l'a épousée, il a eu raison. Qu'est-ce que cela fait qu'elle ait été au théâtre et que même elle ait eu des aventures ! On sait bien ce que c'est qu'une femme de théâtre. La petite baronne ne l'a pas mal dit tout à l'heure. Je l'aurais dit aussi, si je n'avais pas été si fatiguée.

LA MARQUISE.

Alors, si votre fils s'éprenait d'une Cœcilia, vous ne vous opposeriez pas au mariage ?

LA PRINCESSE.

Le pauvre enfant ! il ferait ce qu'il voudrait ; il n'est donc pas sur la terre pour être malheureux. Ce n'est pas dans cette intention que je l'y ai mis. Je dois même dire que je n'avais aucune intention en l'y mettant. Je ne savais pas très-bien ce que je faisais et j'en ai été si étonnée que j'ai cru mourir. Aussimais-je promis de ne plus jamais forcer personne à venir au monde. Depuis ce temps je vis par-dessus le marché et ce n'est pas moi qui ferai de la peine à qui que ce soit et surtout à mon fils. Qu'il s'amuse tant qu'il pourra. Il est riche, il est jeune, s'il est malheureux plus tard, il sera temps pour lui de souffrir.

LA MARQUISE.

Et son père est du même avis que vous ?..

LA PRINCESSE.

Encore plus que moi, puisqu'il est à Odessa où il a suivi, me dit-on, une danseuse qui est très-jolie du reste. (Au domestique qui apporte un nouveau bouquet et qui cherche Attikoff.) Mettez là, Giuseppe. (A son fils.) Serge, voilà vos bouquets.

Attikoff prend ses bouquets et va reprendre sa place où de nouveaux applaudissements éclatent.

LANTANA, appelant Toffolo.

Monsieur Toffolo, de qui est cette pièce dont on joue un acte ce soir ?

TOFFOLO.

D'un jeune auteur, Pietro Martelli, qui a beaucoup de talent. Nous la répétons au théâtre en ce moment, et elle doit passer dans quelques jours. Mais la personne chargée du rôle est insuffisante, et il faudrait une interprète comme la comtesse Cœcilia.

LA PRINCESSE.

Pourquoi ne le joue-t-elle pas.

LANTANA.

Son mari s'y oppose.

LA PRINCESSE.

Il a tort. Et le sujet de cette tragédie ?

TOFFOLO.

La Fornarina.

LA PRINCESSE.

C'est donc très-nouveau ?

ATTIKOFF.

Bravo ! bravo !

TOFFOLO.

Ce n'est pas nouveau, madame, il est vrai, mais au théâtre, s'il fallait toujours faire du nouveau, il y a peut-être longtemps qu'on ne ferait plus rien. Le public tient plus à l'originalité de la forme, qu'à la nouveauté du fond. Il veut surtout qu'on l'intéresse, et ce qui l'intéresse le plus, c'est souvent ce qui est le plus simple. La passion, les joies, les espérances, les douleurs, les reproches, les plaintes, les colères, les réconciliations de deux amants, c'est vieux comme le monde, ça intéressera toujours le public, parce que ces choses vieilles comme le monde ne sont vieilles que pour les vieux et qu'il y aura toujours des jeunes comme votre fils pour les comprendre et les applaudir.

Attikoff tape dans ses mains en l'air sans faire de bruit.

LA MARQUISE.

Eh bien ! moi, je crois que la comtesse Romani jouera la Fornarina.

LA PRINCESSE.

Parce que...

LA MARQUISE.

Parce qu'elle en a envie, d'abord, et que ce que femme veut, Dieu le veut, et ensuite parce que il n'y aura bientôt plus moyen de faire autrement. Romani est ruiné.

LA PRINCESSE.

Est-ce vrai ?

LA MARQUISE.

Absolument vrai.

LA PRINCESSE.

Sa mère est riche.

LA MARQUISE.

Très-riche, mais elle ne donnera pas un sou. La comtesse Romani, la mère, n'est pas tout à fait dans les mêmes idées que vous, princesse, sur le mariage des enfants. Elle s'est opposée de toutes ses forces à celui de son fils. Elle trouvait peut-être avec raison que le nom de Romani, vieux nom guelfe, illustre depuis le dixième siècle, qui a été porté par un grand capitaine, deux cardinaux, deux ambassadeurs, n'était pas fait pour servir de panache à une comédienne, et que cette alliance d'un vieux blason florentin avec une vieille affiche de spectacle n'était pas et ne pouvait pas être acceptée par la famille. Romani était fils unique, sa mère l'adorait. C'a été pour elle un très-grand chagrin et une très-grande humiliation que ce mariage. Non-seulement elle n'a jamais voulu revoir son fils ni sa bru, mais pour ne pas être confondue avec celle-ci, elle a quitté le nom de son mari et

a repris le nom de son père. Elle ne se fait plus appeler que la comtesse Marozzo. Quant à la Cœcilia, elle avait accepté la lutte, elle avait fait du mariage une condition et elle s'était fait épouser après les sommations légales. Mais aujourd'hui, il n'y a plus d'argent du côté du comte, et il n'y a plus d'amour, s'il y en a jamais eu, du côté de Cœcilia. Ou je me trompe fort ou la petite fête de ce soir cache dans l'esprit de la comtesse autre chose que le plaisir de se faire entendre et applaudir. Nous verrons bien. Monsieur Rolstein?

ROLSTEIN.

Marquise!

LA MARQUISE.

Vous connaissez les cours de tous les marchés d'Europe?

ROLSTEIN.

Oui, marquise, le 3 pour cent français fait 72, je crois qu'il montera encore. Les fonds anglais font 95-11-16 et notre italien 74, 05.

LA MARQUISE.

Et les finances de la maison où nous sommes, où en sont-elles?

ROLSTEIN.

J'ai cinq cent mille francs à la comtesse Cœcilia.

LA COMTESSE.

A son avoir ou à son service?

ROLSTEIN.

A son avoir. (Applaudissements prolongés, cris, bravos, rappels.)

Attikoff a jeté son bouquet; il applaudit, il crie, il trépigne. — Les invités rentrent par toutes les portes.

SCÈNE III

LES MÊMES, MARTELLI, ROMANI.  
LA ROSAURA,  
puis COECILIA, BOCCADORO, CAPERLI.

LA ROSAURA, entrant.

C'est tout simplement admirable, jamais elle n'a eu plus de talent. (A Boccadoro.) Va me chercher quelque chose au buffet. Je n'ai rien mangé d'aujourd'hui.

LANTANA.

Ça ne se voit pas.

LA PRINCESSE, à Lantana.

Qu'est-ce que c'est que cette dame?

LANTANA.

C'est la directrice de la troupe dans laquelle la Cœcilia était engagée jadis et dont quelques acteurs ont joué avec la comtesse ce soir.

ATTIKOFF.

Ma bonne Rosaura, dites-moi, je vous prie, où est la comtesse; il faut donc que je lui dise mon enthousiasme. Voyez, je pleure, ma parole.

LA ROSAURA.

Elle va venir. Elle se déshabille. Elle n'a pas voulu recevoir ses invités en costume de théâtre. Mais elle va venir tout de suite. Nous autres comédiens, nous ne sommes pas longs à nous déshabiller.

Pendant ce temps la Rosaura donne des poignées de main à la marquise, à la baronne et à d'autres dames.

Mais cette directrice est au mieux avec toutes ces dames.

LANTANA.

Oui, on l'aime beaucoup ici. Elle jouait autrefois les rôles comiques. Son mari, qui était un tragédien qui ne manquait pas de talent, était en même temps directeur de la troupe. Il est mort, elle a pris la direction. Elle est intelligente et honnête. On la reçoit presque partout, elle et ses acteurs. En Italie c'est l'usage, c'est le pays traditionnel des arts, et les artistes y sont les bienvenus partout. C'est pour cela que le mariage de Romani, qui aurait fait scandale dans beaucoup d'autres pays, a paru tout simple à beaucoup de gens qui n'ont pas approuvé la mère. Ce qu'on a le plus reproché à Romani, c'est d'avoir retiré sa femme du théâtre. On eût trouvé tout simple qu'elle devint grande dame et qu'elle restât actrice.

LA PRINCESSE.

Nous aussi à Pétersbourg nous recevons les artistes et nous les aimons beaucoup. Les artistes sont donc des hommes et des femmes comme les autres. Qui est-ce qui dit le contraire?

LANTANA.

Mais en France?

LA PRINCESSE.

Ah! ne me parlez pas des Français; ils ne savent donc jamais ce qu'ils veulent?

LA ROSAURA.

La voici, la voici! Allons, messieurs, sur deux rangs et une entrée. Elle la mérite bien, je vous assure.

SCÈNE IV

LES MÊMES, COECILIA.

Cœcilia paraît au bras de Romani. — Les personnes en scène se mettent sur deux rangs et font la haie. — Plusieurs sont montées sur des chaises. Attikoff, en tête, il a partagé pendant la scène précédente un bouquet avec les autres invités et l'on effeuille des fleurs sur le chemin de Cœcilia, au milieu des applaudissements et des cris.

ROMANI, bas, à Cœcilia,

Es-tu heureuse?

COECILIA.

Je te le dirai tout à l'heure. (A Toffolo, bas.) Es-tu content de moi?

TOFFOLO.

Très-content.

COECILIA.

Sans restriction...

TOFFOLO.

Sans restriction.

COECILIA, lui serrant la main.

Merci. (A Romani.) Oui, je suis heureuse. Toffolo est content, et quand Toffolo est content c'est que c'est bien, très-bien même. (Haut, aux personnes qui la complimentent.) Si le rôle n'était pas si bon, l'actrice ne serait pas si bonne.

MARTELLI.

Le rôle n'a de valeur que parce que c'est vous qui le jouez.

LA ROSAURA.

C'est toujours ainsi le soir de la première représentation : quand il y a succès, l'auteur est enchanté des artistes, les artistes sont enchantés de l'auteur. Le lendemain c'est une affaire.

Capelli salue et remercie les personnes qui lui font des compliments.

LANTANA.

Bravo, Caperli, bravo ! Ce rôle de Raphaël vous fera beaucoup d'honneur.

CAPERLI.

Je l'ai beaucoup travaillé et je crois être arrivé à rendre la pensée de l'auteur. Le rôle est difficile.

LA MARQUISE.

Mais il était impossible de le mieux interpréter.

CAPERLI.

Vous êtes vraiment trop bonne, madame. J'ai fait de mon mieux, voilà tout...

COECILIA, à Filoppopoli.

Vous êtes aimable d'être venu.

FILOPPOPOLI.

C'était bien naturel, comtesse, puisque vous m'aviez invité.

COECILIA.

Et puis ne m'appellez pas comtesse. Nous sommes d'anciens camarades et, je l'espère, de vieux amis. Avez-vous des observations à me faire ?

FILOPPOPOLI.

Certes non. Je ne me le permettrais pas d'abord, et vous, je vous ai trouvée excellente. Je n'en dirai pas tout à fait autant de mon camarade Caperli. Il a des choses remarquables, comme toujours. C'est un homme de talent, mais moi, ce n'est pas comme cela que je comprends le drame. Il est vrai que moi, je suis un comique, mais cela ne m'empêche pas d'avoir mon jugement comme tout le monde. Je ne sens pas le rôle comme lui. Je ne crois pas au succès de la pièce, surtout avec Martuccia dans le rôle de la Fornarine. Si cette pièce ne réussit pas, que deviendra le théâtre qui ne va pas bien depuis quelque temps ! Peut-être la

Rosaura ne fait-elle pas à certains artistes aimés du public, la situation qu'ils devraient avoir. Enfin il y a une raison. Votre départ a été la ruine. Il y a encore des hommes évidemment, mais il n'y a plus de femmes. Et le public aime les femmes, il ne faut pas se le dissimuler. Les succès d'hommes ne tiennent pas au théâtre, il n'y a de durables que les succès de femmes.

COECILIA.

Vous en trouverez peut-être une.

FILOPPOPOLI.

Est-ce que le bruit qui courait au théâtre?..

COECILIA.

Chut! (Elle va à Toffolo.) Causons sérieusement. Es-tu content de moi?

TOFFOLO.

Je te l'ai dit.

COECILIA.

M'as-tu jugée absolument ou relativement, c'est-à-dire comme comédienne ou comme femme du monde?

TOFFOLO.

Comme comédienne. Tu avais peur en entrant, il n'y a peut-être que moi qui l'ai vu.

COECILIA.

J'ai toujours peur en commençant. La scène de coquetterie?

TOFFOLO.

Très-bien. Tu as parlé un peu trop vite.

COECILIA.

Je m'en suis aperçue; c'est la faute de cet imbécile de Boccardo.

BOCCADORO, qui prend une glace.

Vous parlez de moi?

COECILIA.

Oui! (Tendant la main à Boccadoro.) Je disais c'est la faute de cet imbécile de Boccadoro.

BOCCADORO.

Merci.

COECILIA, à Toffolo.

Et la scène de la passion?

TOFFOLO.

Excellente. Le mouvement de colère, le geste après le silence, le mot de la fin, parfaits.

COECILIA.

Alors, je n'ai pas baissé?

TOFFOLO.

Au contraire. Tu as gagné en distinction et en autorité, grâce au monde que tu vois depuis deux ans.

COECILIA.

Et si je rentrais demain au théâtre?

TOFFOLO.

Tu y aurais plus de succès que jamais.

COECILIA.

C'est tout ce que je voulais savoir, mon bon Toffolo. Je te remercie. Pourquoi n'es-tu jamais venu me voir?

TOFFOLO.

Je n'ai pas osé.

COECILIA.

Tu as eu tort, tu sais que je t'aime bien.

TOFFOLO.

Et moi, crois-tu que j'en aie jamais aimé une autre, quoi que j'aie fait pour cela. Alors pourquoi?

COECILIA.

Pourquoi? nous saurons le pourquoi des choses quand nous serons morts : nous aurons le temps d'y réfléchir, mais pendant la vie ce n'est pas la peine d'essayer; mieux vaut prendre le temps comme il vient et ne pas tant raisonner.

Elle fait craquer ses doigts.

TOFFOLO.

Qu'est-ce que tu as?

COECILIA.

Ce que j'ai? Parbleu, je suis nerveuse. Tiens, laisse-moi. Je me mettrais à pleurer devant tout ce monde qui va se retirer, heureusement j'espère. Décidément il n'y a qu'un vrai public, celui qui s'en va quand la pièce est finie et qui vous laisse tranquille quand vous lui en avez donné pour son argent. Ta femme, où est-elle?

TOFFOLO.

Je n'en sais rien, nous sommes séparés.

COECILIA.

Et ton fils?

TOFFOLO.

Je l'ai avec moi... Oh! sans lui...

COECILIA.

Allons, courage. Tu n'as besoin de rien?

TOFFOLO.

De rien, merci.

COECILIA.

Ma question te blesse?

TOFFOLO.

Non.

COECILIA.

Viens déjeuner demain, nous causerons.

TOFFOLO.

Et le comte, qu'est-ce qu'il dira?

COECILIA.

Le comte est un très-galant homme qui me laisse faire ce que je veux, et d'ailleurs il sera enchanté de te recevoir.

TOFFOLO.

A demain.

LA MARQUISE.

Bonsoir, comtesse. Encore tous mes compliments sincères.

LA BARONNE.

N'est-ce pas qu'elle a été adorable? Voyez, j'ai les yeux tout rouges, j'ai pleuré d'émotion, d'admiration, oui, d'admiration!

COECILIA.

N'est-ce bien que pour moi, et l'auteur n'y est-il pas pour quelque chose?

LA BARONNE, riant.

Oh! Dieu! non.

COECILIA.

Prenez garde. On dit qu'il vous fait une cour assidue.

LA BARONNE.

Il me fait la cour comme bien d'autres, et comme de la part des autres ce n'est que de la galanterie très-respectueuse. Et puis est-ce qu'il faut croire tout ce que l'on dit.

On m'a bien dit à moi que vous êtes la maîtresse de mon mari, je ne l'ai pas cru.

COECILIA, riant.

Vous avez peut-être eu tort...

LA BARONNE.

Non, j'ai confiance en vous, en lui et lui en moi; admettons que je me trompe d'un, il m'en restera toujours deux. Et puis, je suis très-douce, très-bonne, très-honnête femme, je vous assure, mais je tiens à rester heureuse comme je le suis, et celle qui toucherait à mon bonheur le paierait cher. Mais nous disons là des enfantillages. Dormez bien. Vous avez été adorable, et que ce doit être amusant d'avoir du talent comme vous. Voilà justement mon mari qui vient me chercher. (Au baron qui entre.) C'est joli ce que tu as fait-là. Tu arrives quand tout est fini. Tu as manqué une belle, très-belle soirée.

LE BARON.

J'ai été retenu à l'ambassade. Impossible de venir quand je l'aurais voulu ; on a dîné très-tard, mais je suis parvenu à me sauver. J'aurais été désespéré de ne pas vous serrer la main ce soir, comtesse.

COECILIA.

Et de ne pas arriver à temps pour reconduire votre femme.

Pendant ce temps la baronne est allée prendre son manteau.

COECILIA, bas.

Vous avez fait exprès de ne pas venir.

LE BARON.

Oui.

COECILIA.

Pourquoi? puisque je vous avais écrit pour vous demander de venir.

LE BARON.

Pour m'ordonner de venir, vous m'avez écrit : je veux, je veux que vous veniez... Alors je ne suis pas venu.

COECILIA.

Quel plaisir prenez-vous à me tourmenter? Vous savez que si je voulais être applaudie et fêtée ce soir, ce n'était que pour vous que je le voulais, et vous m'avez refusé cette joie d'être admirée devant vous.

LE BARON.

Piano, piano, ma belle tragique, n'exagérons rien et ne faisons pas un drame en cinq actes, avec une idylle de vingt vers. C'était une charmante journée de printemps, je ne l'oublierai jamais. Mais une journée de printemps ne peut durer toujours, même quand l'été est venu.

COECILIA.

Alors vous ne m'aimez décidément pas?

LE BARON.

Si. Seulement, je vous aime comme il faut vous aimer, et en ne venant pas ce soir à cette représentation, j'ai fait ce que je devais faire. On parle déjà bien assez de nous. Je ne veux pas vous compromettre davantage.

COECILIA.

Autrement dit, vous ne m'aimez plus. Vous avez empoisonné toute ma joie de ce soir. C'est bien, allez, ne faites pas attendre votre femme qui est jalouse de vous. Quand vous regretterez ce que vous avez fait aujourd'hui, vous reviendrez.

Elle essuie ses yeux.

LE BARON.

Bonsoir, comtesse.

COECILIA.

Mieux vaut dire peut-être adieu.

LE BARON.

Si vous voulez.

Il s'éloigne.

ROLSTEIN, à Coecilia agitée.

Tous ces hommes-là ne sont pas sérieux, comtesse, et une femme comme vous ne doit avoir que des amis sérieux, parce qu'elle a de véritables ennemis, qu'elle mérite à tous égards, par sa beauté, par sa position, par son talent. Ainsi la marquise Galziana vient de me demander si vous étiez véritablement ruinée, comme on le lui assure. Je lui ai répondu que non et que vous aviez encore ou plutôt toujours cinq cent mille francs chez moi que vous pouviez prendre quand vous voudriez.

COECILIA.

Ce n'étaient que trois cent mille francs il y a quelques jours.

ROLSTEIN.

Vos valeurs étaient bonnes, elles ont monté.

COECILIA.

Au cours de ce soir?

ROLSTEIN.

Oui.

COECILIA.

Merci, mon cher monsieur Rolstein, gardez vos fonds, j'espère ne pas en avoir besoin de sitôt ; j'ai trouvé une opération excellente.

ROLSTEIN.

J'attendrai vos ordres.

Il la salue et sort. Tout le monde s'est éloigné peu à peu.

LA PRINCESSE.

Bonsoir, comtesse, je vous recommande mon fils qui est

donc amoureux de vous. Permettez-lui quelquefois de venir vous voir; vous lui rirez au nez, naturellement, mais cela l'exercera à souffrir. C'est donc une bonne chose à son âge. Au revoir, comtesse, au revoir.

ATTIKOFF, à Cœcilia qui lui tend sa main qu'il baise.

Que vous êtes bonne.

Il sort avec sa mère.

LA ROSAURA.

Tu me donneras ta réponse demain.

COECILIA.

Sois tranquille.

LA ROSAURA.

Et alors, nous irons vite, car c'est pressé; nous ne faisons pas le sou et tous ces gaillards-là, si je ne les payais pas à la fin du mois, ils pousseraient des cris de paon.

Elle sort.

MARTELLI, à Cœcilia.

Je n'ai plus rien à vous dire, vous avez été la perfection. Si vous jouez cette pièce, ma fortune et ma gloire sont assurées. Si vous refusez, je n'ai plus qu'à me pendre.

COECILIA.

Je crois que je réussirai... Mais si vous vous pendez... mon cher auteur, dites qu'on me donne la corde, j'en aurais besoin quelquefois pour me porter bonheur. A demain, j'espère. (Il lui baise la main et sort. Seule.) Allons, plus que jamais il me faut le travail et le bruit.

SCÈNE V

COECILIA, ROMANI.

ROMANI, rentrant.

Tu n'as jamais été plus belle. Tu n'as jamais eù plus de talent. Comme tu étais supérieure à toutes ces femmes! Je t'adore.

COECILIA.

Vrai?

ROMANI.

Ne te l'ai-je pas toujours prouvé?..

COECILIA.

Est-ce que tu le regrettes?

ROMANI.

Dieu m'en garde, puisque je n'ai rien à te reprocher.

COECILIA.

Eh bien! il y a des moments où je le regrette, moi.

ROMANI.

Parce que?

COECILIA.

Parce que si je t'avais aimé autant que tu m'aimais, autant que tu avais le droit de me le demander, je n'aurais pas accepté le sacrifice que tu m'as fait.

ROMANI.

Je ne t'ai rien sacrifié.

COECILIA.

Tu m'as donné ton nom et tu n'as plus revu ta mère.

ROMANI.

Mon nom, tu le portes aussi bien qu'aucune autre femme l'eût porté, n'est-ce pas?.. Tu vois que tout le monde te traite comme tu le mérites et que tu es pour tous comme pour moi la comtesse Romani. Quant à ma mère elle se rendra à l'évidence, et un jour, jour prochain, je l'espère, elle t'appellera sa fille.

COECILIA.

Jamais; et je serais à sa place, je ferais comme elle : songe à ce que j'étais.

ROMANI.

Tu étais celle que j'aimais.

COECILIA.

Sais-tu ce que j'aurais dû faire? J'aurais dû, puisque tu m'aimais véritablement toi, faire pour toi ce que des filles de théâtre font si facilement pour ceux qui disent les aimer. J'aurais dû être ta maîtresse, sans condition, sans espérance, sans regret, sans remords. Tu m'aurais abandonnée comme on a le droit de nous abandonner nous autres, après nous avoir aimées un mois, huit jours, une heure.

ROMANI.

Que dis-tu là?

COECILIA.

Et puis tu te serais marié comme doit se marier un gentilhomme. Tu aurais épousé une honnête fille, fière de sa vertu, heureuse de ton amour. Elle eût été une grande dame incontestable, une mère respectée, et vous seriez venus de temps en temps, applaudir du fond de votre loge la comédienne adulée, encensée, jusqu'au jour où son grand amour, le public, oublieux et ingrat comme les autres, lui tourne le dos en disant : Elle est vieille, elle m'ennuie! Et puis, comme nous sommes des créatures imprévoyantes, nous

autres comédiennes, quand la misère serait venue s'ajouter à la vieillesse, tu m'aurais fait l'aumône de quelques billets de mille francs, peut-être ; voilà ce que j'aurais dû faire si j'avais été honnête et intelligente. J'ai voulu être aimée et j'ai voulu être comtesse. J'ai eu tort, je te demande pardon.

ROMANI.

Tu ne m'aimes plus : voilà tout.

COECILIA.

Que veux-tu dire ?

ROMANI.

Je veux dire que si tu m'aimais, tu ne me parlerais pas ainsi. Est-ce que je regrette quelque chose, moi ? Ce serait à recommencer demain que je recommencerais. Est-ce qu'il y a une autre vie que l'amour dans ce monde ? Que m'importait et que m'importe que tu sois née de tels ou tels parents, que tu sois grande dame ou fille du peuple, princesse ou comédienne. Tu es la femme que j'aime, voilà tout. M'aimes-tu, toi ?.. Toute la question est là, et, si tu m'aimes, le reste ne signifie rien.

COECILIA.

Oui, je t'aime, oui je dois, oui je veux t'aimer ; oui, il faut que je t'aime ou je serais la plus méprisable des créatures. Demande-moi une preuve d'amour quelle qu'elle soit, fût-ce de me tuer pour toi, je te donnerai cette preuve en souriant et en te bénissant.

ROMANI.

Eh bien ! cette preuve, je vais te la demander.

COECILIA.

Qu'est-ce que c'est ?

ROMANI.

C'est de partir avec moi et que nous allions vivre loin d'ici.

COECILIA.

Parce que ?

ROMANI.

Parce que je t'aimerai encore plus dans la solitude qu'au milieu de tout ce monde.

COECILIA.

Ce n'est pas pour cela... c'est parce que tu es ruiné.

ROMANI.

Qui t'a dit ?

COECILIA.

Je sais tout. Enfant, qui as honte de n'avoir plus de luxe à donner à celle à qui tu as donné l'honneur, le respect, l'amour, la vie ; enfant, qui t'es ruiné pour moi, pour me parer, pour me faire par l'élégance et le luxe comme par l'alliance et le nom, l'égale de toutes les femmes de ton monde et qui rougis aujourd'hui de ne plus être aussi riche qu'auparavant ! Je savais tout cela. On était venu me le dire, il y a toujours des gens qui ont un intérêt quelconque à informer une femme, et surtout une femme comme celle qu'on peut me croire encore, de ce qu'on appelle un malheur comme celui-là.

ROMANI.

Mais ce n'est pas la misère qui nous menace, ma bien-aimée ; ce n'est que la médiocrité dont nous pouvons encore être très-heureux, si tu m'aimes assez pour ne rien regretter de ton luxe d'aujourd'hui. Je suis coupable parce que j'ai voulu augmenter ma fortune par des spéculations qui t'eussent donné, si elles avaient réussi, une existence princière. Je sentais bien, par moments, qu'en te tirant du théâtre j'avais fait dans ta vie un vide que mon amour seul ne pouvait combler. Il y avait là des habitudes d'émotions, des jouissances d'amour-propre, des triomphes qu'il fallait bien

remplacer par quelque chose. Aux heures où tu étais autrefois acclamée sur la scène, il fallait bien pour te faire oublier les acclamations te fournir un théâtre digne de toi et je voulais que ta vie fût une fête continuelle. Ce n'est pas tout. Quand je t'ai connue, tu gagnais noblement et largement ta vie. Tu ne dépendais que de toi. Au lieu du patrimoine que j'ai reçu sans me donner aucun mal, tu avais cette fortune bien autrement respectable que donnent le travail et le talent. Tu me disais tout à l'heure que je t'avais fait de grands sacrifices. Lequel de nous deux a fait des sacrifices à l'autre et lequel de toi ou de moi sera l'obligé, quand tu auras consenti à vivre auprès de moi avec les douze mille francs de revenu qui me restent du majorat inaliénable, heureusement, que mon père a créé pour moi? Mais je suis jeune encore. Mes ancêtres ont rendu dans les emplois publics des services qui me donnent le droit de demander à l'État l'occasion de les imiter. Je deviendrai peut-être utile, je deviendrai peut-être célèbre. C'est encore cela que je te devrai et que je ne demande pas mieux que de te devoir.

COECILIA.

Vous avez fini, monsieur, toutes vos folies... Eh bien! maintenant écoutez-moi. J'ai trouvé une combinaison bien plus simple que la tienne.

ROMANI.

Qui est?

COECILIA.

Qui est de rentrer au théâtre.

ROMANI.

Jamais!

COECILIA.

Jamais. Ce n'est qu'un mot et ce n'est que le premier.

ROMANI.

Non. Te laisser rentrer au théâtre, c'est la honte pour moi.

Mon nom sur une affiche de spectacle, ma femme en proie aux insultes du public, la personne qui m'est si chère et si sacrée entre les bras du premier comédien venu et lui parlant d'amour comme à moi-même, jamais ! Je t'ai arrachée à cette vie dangereuse, ce n'est pas pour t'y rejeter.

COECILIA.

D'abord tu me faisais tout à l'heure une gloire de cette vie, ensuite, ce n'est pas ton nom, c'est le mien, mon nom d'autrefois, que l'on imprimera sur une affiche comme l'on fait pour toutes les actrices mariées et honorables que je n'ai pas besoin de te nommer. Puis le public n'insulte pas les femmes et je ne suis pas de celles qu'on siffle, pas encore du moins ; tu en as eu la preuve ce soir. Enfin, le comédien qui me parle d'amour en scène ne m'en parle pas en son nom comme tes amis le font dans ta maison même, tous les jours, et quand ce comédien me tient dans ses bras, il ne me presse pas aussi fort que les hommes du monde avec lesquels tu me laisses valser tous les soirs. Ai-je besoin d'ajouter que j'ai mon honneur, moi aussi, et que, ne fût-ce que pour ta mère qui me déteste et me méprise, je ne veux pas passer pour une courtisane qui s'est fait épouser et qui a ruiné son mari comme elle aurait ruiné son amant. A mon tour d'apporter ma dot et mon héritage à la communauté. Je n'étais qu'une fille de théâtre, soit. Mais cette fille de théâtre, elle peut, en initiant la foule aux chefs-d'œuvre des maîtres, gagner cinquante, soixante, quatre-vingt mille francs par an. Cite-moi beaucoup de femmes du monde qui pourraient en faire autant et je vais t'en citer vingt qui voudraient être à ma place. J'ai reçu bien des confidences depuis que je suis de leur monde. Si tu savais comme elles s'ennuient et comme l'ennui est un mauvais conseiller.

ROMANI.

Je sens que si tu remontais sur les planches, je te perdrais, je le sens.

COECILIA.

Tu préfères me garder désœuvrée après les émotions perdues de ma vie d'autrefois et les distractions devenues impossibles de ma vie d'aujourd'hui. Je ne suis qu'une femme après tout...

ROMANI.

Que dis-tu?

COECILIA.

Je dis que nous ne sommes pas dans les conditions des époux ordinaires. Tu as généreusement accepté le passé, c'était t'engager à accepter l'avenir. Si ton orgueil de patricien, car ce n'est pas autre chose qui parle en ce moment chez toi... (Mouvement de Romani.) oui, pas autre chose, si ton orgueil me refuse ce que j'appelle ma revanche, je ne te le pardonnerai pas et je ne répons de rien, je t'en avertis. Mais tu céderas, je le veux.

ROMANI.

Tu le veux?

COECILIA.

Oui, mais comme une épouse soumise, comme une femme dévouée doit vouloir, à genoux, (Elle s'agenouille.) à mains jointes, de sa voix la plus douce et la plus pénétrante, en suppliant son seigneur et maître qu'elle aime et qu'elle respecte de lui prouver qu'il l'aime en lui faisant ce premier sacrifice puisqu'il vient de lui dire qu'il ne lui en a jamais fait.

ROMANI.

Oh! sirène! La voilà cette voix qui m'a tant troublé la première fois que l'ai entendue. Comme tu me connais! Eh bien! j'y penserai et nous en reparlerons.

COECILIA.

Pourquoi se donner la peine d'en reparler, puisque nous en parlons.

ROMANI.

Mais encore faut-il?..

COECILIA.

Il ne faut rien. Tout est prêt. On n'attend plus que moi. Je sais tout le rôle.

ROMANI.

Quel rôle?..

COECILIA.

Le rôle de la pièce de Martelli : la Fornarina. J'avais mon projet depuis longtemps. J'ai appris le rôle entier en cachette. Je n'ai joué ce soir que pour tâter mon public, comme on dit, et m'assurer que je n'avais rien perdu. Tu as vu le succès, même auprès de mes camarades. La Rosaura compte sur moi pour la sauver et elle me donne six mille francs par mois pour commencer. L'engagement est prêt ; on n'attend plus que ta signature. Tu ne te doutais de rien. Comme j'ai bien dissimulé ! comme j'ai bien menti ! comme j'ai bien caché ce que je faisais ! Je te disais que j'allais faire des visites, j'allais répéter chez la Rosaura. La pièce peut passer dans trois jours. Oh ! je suis une menteuse abominable. Bats-moi, tu le peux, je ne dirai rien.

ROMANI.

Je ne sais pas ce que tu arriverais à faire de moi, si tu voulais.

COECILIA.

Je ne veux faire de toi qu'un homme heureux.

ROMANI.

Et moi, je n'ai qu'un mot à te dire : je t'aime tant que si tu me trompes, je me tue...

COECILIA.

Te tuer, toi ; toi seulement ! Ce n'est pas assez, tue-nous tous les deux, comme ça nous ne nous quitterons pas. Je t'adore.

Elle s'assied sur ses genoux et lui passe les bras autour du cou.

---

## ACTE DEUXIÈME

Le foyer du théâtre. — Trois portes au fond, horloge, table, banquettes circulaires, chaises, piano. — Une grande psyché, lampes sur la cheminée et en appliques.

---

### SCÈNE PREMIÈRE

TOFFOLO, MARTUCCIA, FILOPPOLI,  
UN COMPARSE en costume de hallebardier.

Martuccia, en costume de ville, se promène à grands pas dans le foyer. Toffolo est appuyé contre le piano et lit un manuscrit. Filoppoli dessine le comparse qui pose devant lui, puis LA ROSAURA.

TOFFOLO.

Voyons, qu'est-ce que tu as?

MARTUCCIA.

J'ai qu'on me paiera ce qu'on me fait.

TOFFOLO.

Qu'est-ce qu'on te fait?

MARTUCCIA.

Ce qu'on me fait? on me fait répéter pendant un mois la Fornarina. Je me donne du mal, je prends des leçons à vingt francs le cachet, et puis un beau jour, je ne reçois plus de bulletins, et j'apprends que c'est Cœcilia qui joue le rôle qu'elle a étudié en cachette et qu'elle va venir répéter

généralement aujourd'hui. Tous mes camarades étaient d'accord et répétaient avec elle secrètement. Tu trouves ça drôle, toi?

TOFFOLO.

Tu savais bien que tu ne pouvais pas jouer la Fornarina.

MARTUCCIA.

Alors pourquoi me distribue t-on le rôle?

TOFFOLO.

Pour que quelqu'un donnât les répliques, pour régler la mise en scène et pour t'exercer en attendant que celle sur qui on comptait pût le jouer.

MARTUCCIA.

Eh bien! mon cher, j'ai joué Desdémone et Mirrha en tournée, rien que ça, et si tu avais vu le succès que j'y ai eu, tu aurais été assez épaté! Et des rappels et des fleurs et des colombes enrubannées avec des vers au cou et des déclarations, oui, mon bonhomme, j'ai étudié tous mes classiques et je les sais sur le bout de mon doigt. Avec ça que c'est malin de jouer la tragédie. Mais elle me la paiera cette plaisanterie, la Cœcilia.

TOFFOLO.

Elle a été très-gentille avec toi. Elle t'a écrit pour te remercier, elle t'a demandé pardon du chagrin qu'elle te causait malgré elle, elle n'y était pas forcée; elle t'a promis de te faire travailler et de te faire donner une compensation; elle s'est conduite en bonne camarade, en grande artiste et en femme du monde, et tu sais bien que si elle n'avait pas joué le rôle on n'aurait jamais joué la pièce.

MARTUCCIA.

Une compensation! Elle est bonne! Elle me fera augmenter de cinquante francs par mois sur les grosses recettes qu'elle compte faire et qu'elle ne fera pas. Elle est démodée, le vieux jeu, mon cher. Le théâtre ne va pas bien, elle va

l'achever, la Rosaura mettra la clef sous la porte, et ce sera bien fait. Je pourrai quitter cette baraque-là et signer l'engagement qu'on me propose pour l'étranger. Une compensation ! Est-ce que j'ai besoin d'argent ! Je suis plus riche que la comtesse et que son coco de mari. En voilà un serin ! Eh bien, si je n'avais pour vivre que les cent cinquante francs que la Rosaura me donne par mois, je serais logée à une belle enseigne. Ce serait gai. Tu sais, mon petit, ce n'est pas une raison parce que tu as été l'amant de la Cœcilia...

TOFFOLO.

Je te défends de répéter cette calomnie.

MARTUCCIA.

Oui, oui, avant qu'elle se fasse épouser par cet idiot, pour qu'elle vienne tout déranger ici quand elle n'a plus le sou et embêter tout le monde. Elle aura un charivari, ta belle maîtresse, c'est moi qui te le promets, quand ça devrait me coûter dix mille francs. Tu penses que le prince à qui j'avais dit que je jouerais la Fornarina est furieux du tour qu'on me fait, il voulait que je paie mon dédit et que je m'en aille. Je lui ai dit : « Non, ça les ferait vivre encore deux mois, c'est inutile. »

TOFFOLO.

Il y a longtemps qu'il t'a plantée là, ton prince, et qu'il a bien fait.

MARTUCCIA.

Comment ! Je ne suis plus avec le prince. En voilà une bonne histoire !.. Tu verras demain si je ne suis plus avec lui. Il sera dans la loge du cercle avec tous ces messieurs et tu verras la vie qu'ils vont lui faire à la Fornarina, sans compter que j'en sais long sur elle. Et il y a déjà aujourd'hui dans le *Pasquino* un petit article qui la fera rire, je ne te dis que ça. Elle entendra parler de moi, ta comtesse de carton.

TOFFOLO.

Alors, c'est toi qui as fait mettre dans ce journal. (Il tire un journal de sa poche.) l'infamie que j'y ai lue ce matin, et c'est toi qui as fait envoyer des exemplaires à tout le monde.

MARTUCCIA.

Non, ce n'est pas moi ; mais ce serait moi que j'aurais eu raison : on se venge comme on peut, mais ce n'est pas moi.

FILOPPOPOLI, d'un ton impertinent et aigre.

Martuccia dit vrai, mon cher, on ne se conduit pas avec des artistes comme le fait la Rosaura. (Affectant un air très-distingué.) Je ne m'emporte pas comme ma camarade, parce que c'est inutile et que la dignité vaut mieux. Seulement, je sais ce qu'il me reste à faire. On est honnête ou on ne l'est pas. Ainsi, pour ce qui me concerne, moi je laisse de côté le cas de Martuccia que je ne connais pas très-bien, a-t-il été convenu, oui ou non, que je jouerais Hamlet ? Ce n'est pas dans mon engagement, c'est une convention verbale, soit ; mais entre gens d'honneur, la parole vaut une signature. Eh bien, on monte *Hamlet*, et c'est Caperli qui a le rôle.

LA ROSAURA, qui est entrée et qui cherche quelque chose sur la cheminée et sur la table.

Oui, c'est Caperli qui a le rôle, parce que Caperli a du talent et que tu n'en as pas dans son emploi. — Tu es un comique, tu es même plus comique que tu ne le crois, mon garçon, je ne sais pas pourquoi tu as la rage de vouloir jouer la tragédie.

FILOPPOPOLI.

Je sais ce que je peux faire... j'ai la larme !

LA ROSAURA.

On ne joue pas les tragiques avec ton nez.

FILOPPOPOLI.

Mon nez ne regarde personne.

LA ROSAURA.

C'est là ton erreur, il regarde tout le monde.

TOFFOLO.

Qu'est-ce que vous cherchez ?

LA ROSAURA.

Je cherche dans les journaux s'il y a le numéro du *Pasquino* d'aujourd'hui.

TOFFOLO.

Je l'ai déjà ôté... soyez tranquille.

LA ROSAURA.

Tu sais donc ?..

TOFFOLO.

Parfaitement, j'ai lu l'article sur la Cœcilia et j'avais reçu aussi un numéro.

LA ROSAURA.

C'est une infamie ! Quel est le drôle qui a pu faire cet article ?

TOFFOLO, montrant Martuccia.

Je ne sais quel est le drôle qui l'a fait, mais je sais bien que c'est une drôlesse qui l'a fait faire.

LA ROSAURA.

Je m'en suis doutée. J'ai intercepté celui qu'on avait envoyé à Cœcilia ici. Je l'ai pris dans sa loge et j'ai couru détruire ceux qu'on n'avait pas manqué d'envoyer chez elle. Il y en avait même pour les domestiques. Je venais voir maintenant s'il y en avait dans le foyer. Tu as pris celui qui y était ; tu as bien fait. Filoppopoli, en as-tu reçu un ?

FILOPPOPOLI.

On m'a remis un journal quand je suis arrivé au théâtre, je ne l'ai même pas lu. Je ne lis jamais les journaux qu'on

m'envoie. Je suis toujours sûr qu'il y a quelque chose de désagréable dedans pour moi ou pour quelqu'un de mes camarades dont je ne dis jamais de mal et dont je n'aime pas à en entendre dire. Je m'occupe de moi. J'ai bien assez à faire sans m'occuper des autres. Voilà le numéro. Vous voyez, je ne l'ai même pas retiré de sa bande. Je n'aime pas le talent de la Cœcilia. A mon avis ce n'est pas comme cela qu'on doit jouer la tragédie, mais je reconnais que c'est une femme de valeur, et d'ailleurs c'est une femme, et ce titre seul...

LA ROSAURA.

Et toi, Martuccia?

MARTUCCIA.

Quoi ? moi...

LA ROSAURA.

As-tu reçu un numéro ?

MARTUCCIA.

Naturellement, puisque tout le monde en a reçu.

LA ROSAURA.

L'as-tu lu ?

MARTUCCIA.

Oui, je l'ai lu.

LA ROSAURA.

Et qu'est-ce que tu en as fait ?

MARTUCCIA.

Je l'ai là dans ma poche.

LA ROSAURA.

Donne-le moi, tu me feras plaisir.

MARTUCCIA.

Qu'est-ce que tu crois donc que je veux en faire ?

LA ROSAURA.

Je n'en sais rien. Je désire seulement supprimer tous les exemplaires qui sont dans le théâtre.

MARTUCCIA, à part.

Si tu crois que je n'en ai qu'un, tu te trompes.

Pendant ce temps, Martelli est entré et cause avec Toffolo. Ils font des coupures dans le manuscrit. Martelli a un numéro du *Pasquino* qui sort de sa poche.

LA ROSAURA, à Martelli.

Qu'est-ce que vous faites là ?

MARTELLI, sans se retourner.

Nous faisons une coupure. Où est le souffleur ? Fortunato !

LE SOUFFLEUR.

Me voici.

Martelli explique au souffleur.

MARTELLI.

Nous coupons ces quatre-vers là. (A la Rosaura qui fouille dans sa poche.) Qu'est-ce que vous cherchez dans ma poche ?

LA ROSAURA.

Je cherche si vous avez le numéro d'aujourd'hui du *Pasquino*.

MARTELLI, tout en donnant ses modifications au souffleur.

Ce n'est pas dans cette poche-là. C'est dans l'autre.

LA ROSAURA, prenant le journal.

Vous avez lu l'article ?

MARTELLI.

C'est dégoûtant ! Il faut qu'un homme ait bien faim pour écrire de pareilles saletés.

LE SOUFFLEUR, fouillant dans sa poche, à la Rosaura.

Tenez, madame, voilà mon exemplaire à moi.

LE CHEF MACHINISTE, entrant, un paquet de journaux à la main.

Monsieur Toffolo, voulez-vous venir voir le décor du premier acte?

LA ROSAURA.

Ah! le chef machiniste... qu'est-ce que tu as là à la main?

LE CHEF MACHINISTE.

C'est un paquet de journaux que l'on vient d'apporter pour les machinistes et les figurants.

LA ROSAURA.

Donne-les moi.

Le chef machiniste les donne.

LA ROSAURA, à Toffolo.

Vous approuvez la coupure?

TOFFOLO.

Je vais la raccorder avec Cœcilia quand elle arrivera.

Isabelle, qui joue Marie Bebiens, est entrée; elle est en costume ainsi que celle qui joue Mercure. — L'habilleuse accompagne Isabelle et lui arrange sa robe devant la psyché.

ISABELLE.

Il n'y a pas moyen de se retourner dans les loges.

MATTEO, entrant avec la toque de César Borgia et la ceinture portant le poignard. — A Isabelle.

Tiens! est-ce qu'on répète en costume?

ISABELLE.

Non, mais comme c'est moi qui paie le mien, je veux me rendre compte de l'effet.

MATTEO.

Moi j'ai pris simplement le ceinturon pour la scène du poignard; d'ailleurs, moi, c'est l'administration qui m'habille, aussi ça doit être propre mon costume!.. Du reste ils

peuvent bien m'habiller comme ils voudront pour une panne comme celle que je joue.

MERCURE.

Si l'auteur t'entendait...

MATTEO.

C'est moi qui m'en fiche de l'auteur. S'il n'est pas content, il n'a qu'à le dire et tu peux le lui répéter, toi qui es bien avec lui. Il t'a donné un joli rôle pour ta peine.

MERCURE.

C'est moi qui l'ai demandé.

MATTEO.

A cause du costume.

MERCURE.

Justement.

ISABELLE, à la couturière.

Faites-moi un point là.

Le concierge apporte une carte à Filoppopoli.

FILOPPOPOLI, au concierge.

Dites que je ne suis pas de la pièce et que je ne peux faire entrer personne. Je suis désolé! Qu'on s'adresse à l'auteur.

MARTELLI, entrant.

Qu'est-ce qu'il y a?

FILOPPOPOLI, à l'oreille de Martelli.

C'est un reporter du... (il dit le nom tout bas.) qui est venu à Florence exprès pour la rentrée de madame la comtesse Romani, et qui demande à assister à la répétition générale.

MARTELLI.

Un reporter du... de Paris. Je vais le faire monter.

ACTE DEUXIÈME

45

MERCURE, à Martelli.

Comment me trouves-tu ?

MARTELLI.

Très-bien.

MERCURE.

Si tu savais comme je t'aime.

MARTELLI, distrait.

Moi aussi. Je reviens tout de suite.

Il sort par l'autre porte.

LA ROSAURA, entrant.

Où est donc le chef d'accessoires ?

MERCURE.

Il est sur le théâtre.

LA ROSAURA.

Va lui dire — les commissions sont dans ton rôle — qu'on fasse passer par ici les personnes qui se présenteront avec des laissez-passer de la comtesse, les autres entreront par devant.

CAPERLI, qui est entré.

Est-ce que nous allons avoir toute la clique des gens du monde ? Joli public ! ça n'applaudit pas à la répétition et ça n'écoute plus à la première.

LA ROSAURA.

Plains-toi donc. C'est parmi les femmes du monde que tu fais le plus de ravages.

MARTELLI, rentrant avec le reporter.

Justement, voici notre directrice.

Il présente le reporter à la Rosaura et tous les trois parlent bas un moment.

L'HABILLEUSE, à Isabelle.

Mademoiselle, voici le chef de claque.

ISABELLE.

Je vous recommande bien l'effet du premier acte, mon grand cri sur l'entrée de ma mère : ah ! et puis au troisième toute la tirade des souvenirs, et puis...

Ils causent tout bas.

LE REPORTER.

Je vais prendre des notes et en attendant envoyer un télégramme à Paris ; (il écrit le télégramme.) c'est un événement, même à Paris, que la rentrée de la comtesse au théâtre... Faut-il faire allusion à l'article du *Pasquino* ?

LA ROSAURA.

Non, gardez-vous en bien, nous faisons tout ce que nous pouvons ici pour qu'elle n'en sache rien. Qu'elle rentre d'abord, arrivera ce qui pourra. Mais nous avons une location énorme, ce n'est pas le moment d'avoir des attaques de nerfs.

LE REPORTER.

Je ferai tout ce que vous voudrez. Je vais télégraphier que la répétition générale a eu un succès fou.

LA ROSAURA.

Avant ?

LE REPORTER.

Avant, après, ça ne fait rien. L'important c'est que ça paraisse avant tout le monde. (A Martelli.) Donnez-moi un peu le sujet de la pièce.

Il s'assied à droite de la table. — La Rosaura sort avec le télégramme.

MARTELLI.

Ce sont les amours de Marie Bebienna avec Raphaël, ou plutôt c'est l'amour de Marie Bebienna, la nièce du cardinal, vous savez...

LE REPORTER, écrivant.

Parfaitement. Qui est-ce qui joue Marie Bebienna?

MARTELLI.

C'est cette belle fille qui est là au piano.

LE REPORTER.

Du talent?

MARTELLI.

Aucun, mais on l'adore ici... Elle est au mieux avec...  
(Bas.) Raphaël aime mieux la Fornarina et la petite en meurt.

LE REPORTER.

Parfaitement. Je vois ça d'ici.

MARTELLI.

César Borgia veut être l'amant de Marie Bebienna. Elle ne veut pas. Il lui fait prendre un narcotique.

LE REPORTER.

Ah! c'est original, ça.

MARTELLI.

C'est de l'époque... Mais la Fornarina qui s'intéresse à Marie Bebienna bien que celle-ci soit sa rivale, veille sur elle, et au moment où César Borgia entre dans la chambre de la jeune fille, elle y pénètre et menace César de son poignard. Il y a là, je crois, une belle scène.

LE REPORTER.

Qui est-ce qui joue César Borgia?

MARTELLI.

C'est celui qui cause là-bas avec Mercure.

LE REPORTER.

Du talent?

MARTELLI.

Aucun.

LE REPORTER.

Et Mercure qu'est-ce qu'il fait là-dedans?

MARTELLI.

Le premier acte se passe à la Farnesine. C'est le modèle du Mercure que Raphaël a peint. J'ai introduit le rôle pour cette petite fille qui est très-bien faite. Le public aime ça.

LE REPORTER.

Mais, dites-moi, le costume manque d'exactitude. Le Mercure de Raphaël est tout nu.

MARTELLI.

C'est vrai, mais, vous savez, au théâtre, il y a toujours un peu de convention.

LE REPORTER, regardant Mercure qui est aussi peu habillé que possible.

Et on ne peut pas dire qu'il y en a trop. Du talent?

MARTELLI.

Aucun; mais dites qu'elle en a, ça lui fera plaisir et à moi aussi.

LE REPORTER.

C'est convenu. Et la Cécilia, du talent, elle?

MARTELLI.

Beaucoup, beaucoup, une vraie nature.

LE REPORTER.

Pourquoi rentre-t-elle au théâtre?

MARTELLI.

Ruinée.

LE REPORTER.

Le mari, un imbécile?

MARTELLI.

Non, un naïf.

LE REPORTER.

Alors l'histoire que raconte le *Pasquino*?

MARTELLI.

Pure calomnie en ce qui regarde le comte.

LE REPORTER.

Vous croyez que la femme a été la maîtresse du baron?

MARTELLI.

Je n'en sais rien; je ne l'ai pas vu; c'est possible, mais le mari, s'il a emprunté de l'argent au baron, ne s'est jamais douté que celui-ci avait été l'amant de sa femme, et s'il lit l'article et qu'il se reconnaisse, Dieu sait ce qui se passera.

LE REPORTER.

Et qui est-ce qui a pu faire cet article?

MARTELLI.

Je suis convaincu que c'est une petite peste qui est ici, qui croyait jouer le rôle de la Fornarina et qui l'a répété en attendant la Romani, une nommée Martuccia.

LE REPORTER.

Du talent?

MARTELLI, qui s'élève.

Aucun. Où est-elle donc? Elle était là tout à l'heure. Elle s'est esquivée. Je suis sûr que c'est elle.

Il s'éloigne.

FILOPPOPOLI, au reporter resté seul.

Je vous ai envoyé chercher par M. Martelli parce que je ne suis pas de la pièce et que je ne veux rien demander à l'administration. Je vous conterai tout cela et je vous prierai même à l'occasion... (Il continue à voix basse.)

LA ROSAURA, paraît au fond, suivie de tous les personnages.

Mes enfants, nous commençons dans une demi-heure. Mais auparavant nous raccorderons sur le théâtre la fin du premier acte qui n'allait pas du tout hier. Tout le monde en est, excepté la Cécilia.

CÉSAR BORGIA.

Est-elle arrivée, madame la comtesse Romani ?

LA ROSAURA.

On guette sa voiture.

La Rosaura va de l'un à l'autre.

ISABELLE, au chef d'orchestre en se mettant au piano où elle a cherché des accords depuis quelques instants.

Fabrizio, tenez, voilà ce qu'il faut faire. Ne commencez le chant qu'on entend dans la rue qu'après le second vers, quand j'aurai dit :

Puisque tu ne crois pas que mon amour mérite  
Que tu dises un mot pour m'en récompenser,  
Puisque j'ai vainement...

Alors, là, qu'on entende les sons des instruments dans la coulisse. Je recommence :

Puisque tu ne crois pas que mon amour mérite  
Que tu dises un mot pour m'en récompenser,  
Puisque j'ai vainement...

Vous voyez, cela fait très-bien ainsi.

Toffolo entre de l'angle gauche donnant le bras à Cœcilia. — Tableau d'un foyer de théâtre un jour de répétition générale. — Les uns causent, les autres se regardent dans la glace et ajustent leurs costumes. On sort, on entre, excepté par la porte par où entre Cœcilia.

SCÈNE II

LES MÊMES, COECILIA.

An moment où Cœcilia paraît, un cri général : Ah ! on se presse autour d'elle, on lui donne des poignées de main, on l'embrasse.

COECILIA, avec joie.

Bonjour ! bonjour ! bonjour !

Elle descend au milieu.

LA ROSAURA.

Avoue que tu es émue ?

COECILIA.

Oui, je l'avoue ; très-émue, mais d'une émotion qui fait du bien. Je suis très-heureuse de vous revoir tous.

MERCURE.

Avouez aussi que vous vous embêtiez sans nous ?

COECILIA.

Quelquefois. Mais me voilà revenue et maintenant nous ne nous quitterons plus. Vous me croirez si vous voulez, il me semble même que nous ne nous sommes jamais quittés. Voyez-vous, la vraie vie est ici et je me suis ruinée tout de suite pour revenir. Il n'y avait que ce moyen-là, je l'ai pris.

MATTEO, d'une voix de basse.

Avoue encore que tu voulais me revoir ?

COECILIA.

«Oui, mon gros Matteo, tu me manquais.

MATTEO.

Je ne m'en suis pas aperçu depuis deux ans. Tu ne m'as pas seulement invité à dîner. On dînait cependant bien chez toi à ce qu'il paraît. Tu as du talent et tu es une bonne fille. Tu as voulu être comtesse. Tu l'as été, tu as vu ce que c'est. Ce n'est pas amusant, n'est-ce pas ? Tu nous reviens ; nous te pardonnons... Embrasse-moi.

Ils s'embrassent gaiement.

COECILIA, à Martuccia.

Pardon, mademoiselle, du chagrin que j'ai dû vous causer involontairement. J'ai passé chez vous tout à l'heure en venant ici. J'espérais vous rencontrer et vous dire avant de venir répéter combien je regrette d'avoir été cause pour vous d'un désappointement en prenant ce rôle que vous répétiez depuis un mois. Ce n'est que d'hier au soir que j'ai su que je pourrais le jouer, et dès ce matin je me rendais chez vous. Vous n'êtes entrée au théâtre que depuis que j'en suis sortie. Vous ne me connaissez pas, mais vous me connaîtrez bientôt et vous verrez que mon camarade Matteo a raison sur un point du moins, et que je suis une bonne fille. Donnez-moi la main et dites-moi que vous ne m'en voulez pas.

MARTUCCIA, très-embarrassée.

Madame...

Elle tend la main, touche celle de Cœcilia et la retire aussitôt. Romani est entré pendant ce temps-là et s'est approché de Cœcilia.

COECILIA, le présentant à ses camarades.

Le comte Romani, mon mari, qui a voulu vous être présenté et qui sera très-heureux si vous le traitez tout de suite comme un ami.

FILOPPOPOLI, à part.

Maintenant qu'il n'a plus le sou.

ROMANI, aux comédiens.

Vous occupiez toujours la meilleure place dans le cœur de la comtesse. Je cède à ses instances et je vous la ramène, ne me la prenez pas tout à fait.

COECILIA.

Vois-tu, Romani, quand on a respiré comme moi de dix-sept ans à vingt-cinq l'odeur des quinquets de théâtre, c'est devenu une telle habitude, un tel besoin, qu'aucun parfum ne la remplace. Il n'y a plus de fleurs qui sentent bon pour nous que celles qui ont passé par-dessus la rampe. Et maintenant va dans la salle. Occupe-toi de nos amis, tâche qu'ils ne parlent pas trop haut. Remets-toi à l'orchestre, à la stalle où je te voyais tous les soirs quand tu as commencé à me faire la cour. Va.

ROMANI.

Si tu savais comme je suis triste de te voir ici. Ce n'était pas ta place. Ce n'est pas la mienne. J'ai honte pour toi et pour moi. Je t'aime tant !

COECILIA.

Moi aussi, je t'aime. Mais on va commencer, va, va !

Il s'éloigne et sort.

LA ROSAURA.

Allons, mes enfants, à l'avant-scène. Laissez le foyer à Cœcilia et à Toffolo pour sa coupure du premier acte. (A Cœcilia.) Ta loge n'est pas encore prête, aujourd'hui le foyer t'en servira. Demain tu seras chez toi. Du reste on ne te dérangera pas. Il n'entrera ici que qui tu voudras.

Ils sortent.

Cœcilia reste seule et commence à se déshabiller. Toffolo rentre.

## SCÈNE III

COECILIA, TOFFOLO, puis, L'HABILLEUSE.

COECILIA.

Voyons cette coupure.

TOFFOLO, qui s'est assuré qu'il est seul avec Coecilia.

As-tu lu le *Pasquino* de ce matin?

COECILIA.

Non.

TOFFOLO.

Tu as de l'énergie et de la résolution, n'est-ce pas ? mieux vaut que tu connaisses le danger. Lis.

Il lui montre où il faut lire.

COECILIA, après avoir lu.

Quelle canaille !

TOFFOLO.

Tu sais qui a écrit cet article ?

COECILIA.

Oui, je m'en doute. Deux fois ce monsieur m'a demandé l'aumône, deux fois je la lui ai faite ; une troisième fois je n'ai pas répondu, il me met sa carte.

TOFFOLO.

Qu'est-ce qu'il y a de vrai là-dedans ?

COECILIA.

Tout est vrai, sauf l'accusation sous-entendue contre mon mari.

TOFFOLO.

Tu as aimé le baron de Nuzzi ?

COECILIA.

Follement.

TOFFOLO.

Et lui?

COECILIA.

Lui s'est moqué de moi, naturellement. Mais je ne l'aurais pas cru capable d'une infamie ! et il en a commis une, car il a fallu qu'il racontât notre histoire.

TOFFOLO.

Tu ne m'en veux pas de t'avoir mise au courant ?

COECILIA.

Tu as très-bien fait.

TOFFOLO.

Depuis ce matin il n'est question au théâtre que de cet article qui doit faire du tapage dans la ville.

COECILIA.

S'il n'y avait que cela, cela me serait fort indifférent. Une comédienne ça ne compte pas. (Pendant ce temps elle s'est assise devant la psyché et se met du blanc et du rouge.) Rends-moi un service. Avant tout, il faut que je parle au baron.

TOFFOLO.

Il est là.

COECILIA.

Sur le théâtre ?

TOFFOLO.

Oui.

COECILIA.

Avec sa femme ?

TOFFOLO.

Avec sa femme et les autres amis qui attendent le moment

où tu pourras les recevoir et qui regardent les coulisses en attendant.

COECILIA.

Alors il ne sait rien ?

TOFFOLO.

Ou comme il n'est pas désigné par son nom, il aura trouvé plus convenable et plus adroit de venir comme si de rien n'était.

COECILIA.

Ce qui est extraordinaire, c'est que mon mari n'ait encore entendu parler de rien.

TOFFOLO.

La Rosaura est allée elle-même chez toi ce matin dire qu'on ne lui remette aucun journal et prendre les exemplaires qui avaient été envoyés pour toi et pour lui. Mais enfin, il y a des amis; on en a toujours pour vous faire savoir une chose pénible, et d'un moment à l'autre il peut avoir connaissance de cet article... Qu'est-ce qu'il fera ?

COECILIA, se levant.

Il me demandera une explication.

TOFFOLO.

Qu'est-ce que tu lui diras ?

COECILIA.

Je lui dirai la vérité. C'est bien plus simple, je ne suis pas une femme du monde; je n'ai pas besoin de mentir.

TOFFOLO.

Qu'arrivera-t-il alors ?

COECILIA, très-calme.

Il me tuera probablement.

TOFFOLO.

Lui?

COECILIA.

Très-honnête homme, mon cher, et il m'adore.

TOFFOLO.

A moins qu'il ne commence par provoquer le baron.

COECILIA.

C'est possible.

TOFFOLO.

Et s'il tue le baron?

COECILIA.

Il aura passé sa colère sur quelqu'un qui n'aura pas volé ce qui lui arrivera et il me pardonnera à moi.

TOFFOLO.

S'il est tué?

COECILIA, très-nerveuse.

S'il est tué? Eh bien, je serai veuve. (L'habilleuse entre avec la robe de la Fornarina.) Va chercher le baron pendant que je mets ma robe. (Elle rejette son peignoir blanc et endosse la robe.) Où est la coupure dont tu m'as parlé?

TOFFOLO.

Sur la table. J'ai fait un renvoi au crayon ; ça saute de : « En raison de la gloire » à « voyons veux-tu me mettre à l'épreuve? (A part.) Étrange créature!

Il sort.

COECILIA a placé le papier dans l'angle de la glace et elle étudie tout en revêtant sa robe. — Lisant.

. . . . . Comment tu pourrais croire,  
Raphaël, que je t'aime à cause de ta gloire.  
Voyons, veux-tu me mettre à l'épreuve? veux-tu?

Ça coupe quatre vers.

Reprenant.

. . . . . Que je t'aime à cause de ta gloire.  
Voyons, veux-tu me mettre...

(A l'habilleuse.) J'ai le temps, n'est-ce pas?

L'HABILLEUSE.

Oui, madame, d'ailleurs on viendra vous prévenir.

COECILIA.

Que je t'aime à cause de ta gloire.  
Voyons, veux-tu me mettre à l'épreuve? veux-tu?  
Où est mon bracelet?

L'HABILLEUSE.

Là, mais il est bien grand.

COECILIA.

Ce n'est pas pour le poignet, c'est pour le bras. (Voyant entrer Toffolo et le baron.) Allez, je n'ai plus besoin de vous.  
(A Toffolo.) Va, et quand ce sera à moi, viens me prévenir ; jusque-là reste à cette porte pour qu'on n'entre pas.

L'habilleuse et Toffolo sortent chacun par une porte.

TOFFOLO, en sortant.

Sois tranquille et sois calme.

## SCÈNE IV

LE BARON, COECILIA.

COECILIA, achevant de boutonner sa robe.

Je vous demande pardon de vous avoir dérangé, mais il faut absolument que je vous parle tout de suite et que vous me donniez un renseignement. Avez-vous lu le *Pasquino* de ce matin ?

LE BARON.

Oui, on me l'a envoyé.

COECILIA.

L'a-t-on envoyé aussi à votre femme?

LE BARON.

Je ne le pense pas, je n'ai reçu qu'un numéro.

COECILIA.

Alors, elle ne se doute de rien?

LE BARON.

De rien.

COECILIA.

Tant mieux pour vous. Le comte non plus ne sait rien encore. Comme nous n'avons eu aucun confident et que ce n'est pas moi qui ai raconté cette histoire, évidemment c'est vous qui l'avez racontée, entre hommes, le soir, après souper. Je connais tout ça. Est-ce qu'on se gêne avec une ancienne cabotine!.. Aussi, je ne vous parlerais même pas de cette affaire, s'il ne s'agissait que de moi. J'effacerais votre souvenir de mon esprit comme j'ai déjà arraché de mon cœur l'amour que j'avais pour vous, et je ne me rappellerais même pas que j'ai aimé un lâche.

LE BARON.

Madame!..

COECILIA.

J'ai dit un lâche. Si peu digne que soit la femme, de votre estime, monsieur, il fallait respecter en elle l'honneur et le bonheur de son mari qui était votre ami. (S'asseyant à la table.) Maintenant il faut que je sois complètement renseignée dans le cas où le comte aurait connaissance de cette infamie... L'auteur de l'article dit que le lendemain du jour où la comédienne en question avait accordé un tendre rendez-vous au baron, le mari est venu emprunter cinquante mille francs à l'amant. Est-il vrai que mon mari vous ait emprunté cinquante mille francs justement le lendemain?

LE BARON.

Oui, le lendemain du jour où j'avais obtenu de vous un premier rendez-vous, le comte est venu me demander un service important que je lui ai rendu... Et cette coïncidence...

COECILIA.

Vous a fait supposer que mon mari et moi, nous étions complices, et voilà pourquoi vous ne répondiez plus à mes lettres. Vous trouviez mon amour un peu trop cher, n'est-il pas vrai? (Se levant.) Eh bien! monsieur, je vous jure que j'ignorais la démarche de mon mari, qu'il ne m'en a jamais parlé ni avant ni après. Je comprends maintenant. J'ai été de celles qu'on peut soupçonner et je m'explique vos indiscretions. J'ai eu tort de vous insulter comme je l'ai fait tout à l'heure. Vous étiez dans votre droit de croire à tout, excepté à ce que je vous disais; je vous fais mes excuses.

UNE VOIX, du dehors.

Au théâtre, mesdames, on va commencer.

COECILIA.

Retournez dans la salle, monsieur, il ne faut pas que vous perdiez le spectacle, et il faut que moi j'entre en scène. (Lui montrant la porte de gauche.) Passez par là. La baronne est avec mes autres amis de ce côté de la coulisse. Il est inutile qu'elle vous trouve ici quand elle va y passer. Elle vous retrouvera dans la salle.

LE BARON, avant de sortir.

Je vous jure, madame, que si j'avais su...

COECILIA.

Oh! assez, monsieur, et adieu!

Le baron sort, Toffolo rentre par l'autre porte.

TOFFOLO.

Peux-tu recevoir?

COECILIA.

Oui.

Elle est redevenue calme et souriante.

SCÈNE V

COECILIA, TOFFOLO, LA PRINCESSE ATTIKOFF,  
ATTIKOFF, ROLSTEIN, LA BARONNE.

LA PRINCESSE.

Vous ne voulions donc pas aller à nos places sans vous avoir vue et sans vous avoir serré la main. Nous avons visité les coulisses ; c'est aussi très-intéressant. Nous allons vous applaudir. Vous êtes très-belle. (Plus bas.) Êtes-vous contente?

COECILIA.

Oui.

LA PRINCESSE.

Vous n'avez rien qui vous contrarie?

COECILIA.

Rien.

ATTIKOFF, saluant à la russe.

Je puis donc vous assurer que j'ai le cœur qui me bat comme s'il s'agissait de moi-même, plus encore. Et ce n'est qu'une répétition générale, que sera-ce à la première représentation? (Plus bas.) Vous savez combien j'aime les artistes?

Eh bien! on a fait une infamie ce matin dans un journal à une grande artiste. Elle n'est pas nommée et nous ne savons qui elle est. Mais il suffisait qu'elle fût une de vos camarades en art pour que deux de mes amis qui aiment les artistes comme je les aime soient venus avec moi au bureau du journal. Là, nous avons prié l'auteur de l'article de vouloir bien choisir entre nous trois avec qui il se battrait. Il a répondu qu'en tous cas ce ne serait pas avec moi qui devais rentrer au collège ce soir. C'était assez drôle, parce qu'en effet je suis tout jeune. Mais je lui ai donc donné alors un soufflet et nous nous battons demain. Si je suis tué, comtesse, vous déposerez sur ma tombe, vous me le promettez, un des bouquets que vous recevrez demain. C'est tout ce que le Cid demande à Chimène.

COECILIA.

Mais vous êtes fou, mon enfant, comment avez-vous pu faire une pareille chose? Et votre mère?

ATTIKOFF.

Ma mère m'a élevé en me disant qu'il ne faut jamais laisser insulter une femme et je ne tire donc pas mal l'épée et le pistolet. Souhaitez-moi bonne chance demain matin, moi je vous souhaite bonne chance demain soir.

COECILIA.

Ainsi, vous avez de l'affection pour moi.

ATTIKOFF.

Certainement, je vous aime, mais je n'aurais jamais osé vous le dire. Vous auriez été capable de me renvoyer au collège comme le journaliste et je n'aurais pas pu vous répondre comme à lui. Alors, ne pouvant vous le dire, j'ai voulu vous le prouver.

LE SONNEUR, derrière la porte.

On va commencer, mesdames.

LA PRINCESSE, à Attikoff.

On va commencer.

Attikoff salue et s'éloigne.

ROLSTEIN, s'approchant de Cœcilia.

Votre mari va certainement faire une sottise ; disposez de moi... C'est dit une fois pour toutes.

Ils sortent tous.

LA BARONNE, qui est entrée, lit à haute voix près d'une lampe un journal qu'un garçon de théâtre vient de lui remettre.

« On nous écrit de Vienne : Une cantatrice célèbre qui  
 » avait quitté le théâtre, il y a trois ans, pour épouser un  
 » homme riche et bien connu, n'a eu besoin que de ces trois  
 » années pour ruiner ce mari un peu trop innocent. Elle va,  
 » dit-on rentrer au théâtre et y représenter dans un opéra  
 » nouveau fait exprès pour elle une femme que l'amour d'un  
 » grand peintre a immortalisée au seizième siècle. La canta-  
 » trice en question ne s'est décidée à remonter sur les plan-  
 » ches, où il est douteux qu'elle retrouve le succès d'autrefois,  
 » qu'après avoir essayé d'autres combinaisons qui n'ont pas  
 » réussi. Ces combinaisons consistaient à donner des rendez-  
 » vous aux quelques courtisans qu'elle avait encore, et le  
 » lendemain elle envoyait son mari emprunter une bonne  
 » somme à l'heureux de la veille qui n'osait pas la  
 » refuser. Le dernier de ces élus a été, assure-t-on,  
 » le vicomte N... qui, bien que marié à une jeune et jolie  
 » femme, s'était laissé prendre dans les filets de la diva. Il en  
 » a été pour cinquante mille francs. Il est allé se remettre,  
 » dit-on, dans une ville d'Italie, jurant mais un peu tard  
 » qu'on ne l'y prendrait plus. » (Parlé.) On vient de me faire  
 remettre ce journal sous pli avec cet article encadré  
 au crayon rouge. — La diva pour la comédienne —  
 Vienne pour Florence — le vicomte N... pour le baron de  
 Nuzzi, votre mari étant venu emprunter cinquante mille  
 francs au mien, il y a un mois, c'est transparent, c'est même

clair. Je suis la seule femme de la société florentine qui vous ait tendu franchement, ouvertement et sincèrement la main quand vous avez pénétré dans notre monde, parce que je vous croyais digne d'y entrer et capable de vous y maintenir. (Mouvement de Coecilia.) Quand on est venu me dire que vous étiez la maîtresse de mon mari, je ne l'ai pas cru, et hier encore j'en riais avec vous; mais en même temps je vous déclarais que si jamais pareille chose arrivait, je me vengerais terriblement. L'homme qui a épousé une femme comme moi et qui la trompe est un misérable. L'homme qui a épousé une fille comme vous et qui spéculé sur elle en est un autre. Je vais dire à ces deux misérables ce que je pense d'eux et qu'ils s'arrangent ensemble.

COECILIA.

Vous ne ferez pas cela...

LA BARONNE.

Vous ne me connaissez pas, madame la comtesse, je ne suis pas née sur la grande route comme vous!

COECILIA.

Eh bien! soit. Faites ce que vous voudrez, aussi bien vaut-il mieux en finir tout de suite.

ROMANI, entrant.

Baronne, on n'attend plus que vous pour commencer. Le baron est déjà dans sa loge; je vais vous conduire à lui.

LA BARONNE.

Ne vous dérangez pas, mon cher comte. Lisez ceci et restez avec votre femme jusqu'à ce qu'elle entre en scène. Je me tirerai d'affaire toute seule et vous avez à causer ensemble.

Elle remet le journal à Romani et sort.

SCÈNE VI

COECILIA, ROMANI.

COECILIA, à Romani qui lit.

Dites-moi tout de suite ce que vous avez à me dire, on m'attend.

ROMANI, après avoir lu.

Alors cette femme c'est vous?

COECILIA.

C'est moi.

ROMANI.

Vous avez été la maîtresse du baron?

COECILIA.

Oui.

ROMANI.

Parce que vous l'aimiez?

COECILIA.

Je n'en sais rien.

ROMANI, levant les bras sur elle.

Vous ne saviez même pas si vous l'aimiez?.. Misérable!

COECILIA, lui jetant un poignard sur la table.

Tenez, voilà le poignard avec lequel je dois menacer César Borgia. Ce n'est pas un poignard de théâtre... c'est un vrai... Si vous voulez me tuer, faites vite. J'aime mieux cela que de discuter.

ROMANI.

Et hier encore vous me disiez que vous m'aimiez.

COECILIA.

Alors, si vous ne me tuez pas, laissez-moi passer. Il faut que je répète.

ROMANI.

Vous ne passerez pas. Il ne s'agit pas de la pièce qui se joue là-bas. Il s'agit de mon honneur et de ma vie qui se jouent ici.

LE GARÇON DE THÉÂTRE, derrière la porte.

Peut-on sonner, madame?

COECILIA.

Dans cinq minutes.

ROMANI.

Alors vous ne m'avez jamais aimé?

COECILIA.

Si... non. Je n'en sais rien non plus.

ROMANI.

Mais quelle créature êtes-vous donc?

COECILIA.

Eh! vous le saviez bien quand vous m'avez épousée. Je suis une bohémienne, une vagabonde, une fille du hasard. Je n'ai jamais connu mon père, et ma mère ne savait peut-être pas son nom. J'ai mendié sur les routes, à douze ans je portais des charges de bois de cent livres sur mes reins comme un portefaix et je courais ainsi pieds nus dans les rochers d'Amalfi. J'avais quinze ans quand ma mère m'a vendue. Elle est morte et j'ai suivi des saltimbanques qui passaient par là. Voilà le commencement. Ce n'est pas avec des filles comme moi qu'on fait des épouses pour des hommes comme vous. J'avais du talent; je gagnais de l'argent; j'étais libre; il fallait me laisser ce que j'étais ou me prendre comme les au-

tres, et comme les autres m'abandonner après; cela, je me rappelle vous l'avoir dit hier, je n'en aurais pas eu de chagrin et vous n'en auriez pas eu de remords. Vous m'avez parlé de mariage; vous m'avez tentée avec un titre; j'ai voulu être comtesse; c'était nouveau, j'ai accepté en vous disant : Ne me parlez jamais du passé; vous avez consenti, en me disant : Je n'en parlerai pas; vous avez eu tort. Chez les femmes c'est encore le passé qui répond le mieux de l'avenir. Ma nouvelle position m'a amusée quelque temps et puis ça m'a ennuyée. Il me faut l'espace, le grand air, les grandes routes, les émotions, les cris, la vie enfin! — J'étouffais dans votre monde de convention. Je vous ai ruiné pour passer le temps et je me suis donnée à un autre homme pour me distraire. Je croyais l'aimer; je le méprise. Je vous plains, car vous êtes un honnête homme; mais je ne vous aime pas. Vous voulez la vérité, la voilà. Nous n'avons qu'un amant, nous autres, c'est le public, auquel je reviens, qui m'attend, à qui nous jetons notre jeunesse, notre vie, notre beauté en pâture et qui se repait de nos larmes, de notre sang, de notre chair, qui ne nous demande pas où nous prenons les accents de notre génie pourvu que nous le fassions rire ou palpiter, et qui jette notre nom éphémère à l'immortalité, enveloppé dans l'enthousiasme et le mépris. Voilà mon amant; voilà en réalité le seul que j'aie jamais eu; voilà le seul que je veuille avoir désormais.

ROMANI, se levant.

Et moi, maudit par ma mère, déshonoré par vous, car une accusation abominable pèsera éternellement sur moi, qu'est-ce que je deviendrai?

COECILIA.

Votre mère vous donnera de quoi payer votre créancier et vous aimerez une autre femme.

ROMANI.

Et si je ne puis pas en aimer une autre que toi; et si,

malgré tout, je ne puis vivre sans toi, si je suis tellement possédé par cet amour que j'en devienne lâche et insensé, si j'oublie tout, si je te pardonne enfin à la seule condition, sur ta seule promesse...

COECILIA.

Inutile, je ne prometterai rien.

ROMANI.

Pourquoi?

COECILIA.

Parce que je ne suis pas sûre de tenir... C'est fini, c'est fini, c'est fini.

ROMANI.

C'est ton dernier mot?

COECILIA.

Oui! (On entend les trois coups.) Adieu!

ROMANI, devant la porte au moment où Coécilia va pour sortir.

Ainsi voilà tout ce que tu trouves pour l'homme qui t'a donné son nom, son cœur, sa fortune, à qui on demande maintenant son honneur par-dessus le marché. Ce n'est pas assez. Veux-tu que je te délivre de moi, pour que tu puisses être librement à ton nouvel amant? C'est bien simple. Tu n'as même pas besoin de me le dire. Tu n'as qu'un pas à faire. Je te jure que si tu franchis cette porte, je me tue.

COECILIA.

Est-ce qu'on se tue pour moi?

ROMANI.

Passe. (Elle ouvre la porte. Romani se frappe la poitrine avec le poignard que Coécilia a jeté sur la table.) Tiens, voilà comment on se tue. Va jouer maintenant!

COECILIA, poussant un grand cri.

Ah! (Elle se jette sur le corps de Romani.) Au secours! au secours!

On accourt de tous côtés.

LA ROSAURA.

Qu'est-ce que c'est?

COECILIA.

Nous avons eu une querelle. Il s'est frappé. Le sang coule, il est mort. Ah! je suis la dernière des femmes!

---

## ACTE TROISIÈME

Salon chez Romani.

---

### SCÈNE PREMIÈRE

LA COMTESSE MAROZZO, ROMANI, ANTONIO.

LA COMTESSE, à Antonio qui attend près de la porte.  
Nous partons dans une heure.

ANTONIO.  
Monsieur le comte est tout à fait bien, aujourd'hui?

LA COMTESSE.  
Tout à fait.

ANTONIO, s'approchant un peu.  
Monsieur le comte partira-t-il avec vous?

LA COMTESSE.  
Non.

ANTONIO.  
Alors, madame la comtesse retourne seule à Venise?

LA COMTESSE.  
Seule. Mais j'espère que mon fils viendra nous y voir bientôt, quand il pourra voyager sans trop de fatigue.

ANTONIO.

Quel bonheur!

LA COMTESSE.

Va, Antonio, et ne perds pas de temps.

ANTONIO.

Il y a là deux personnes qui demandent à parler à madame la comtesse.

LA COMTESSE.

Quelles sont ces deux personnes?

ANTONIO.

Deux comédiens.

LA COMTESSE.

Ce n'est pas à moi qu'ils veulent parler, c'est à la femme du comte, sans doute.

ANTONIO.

Je l'ai cru d'abord, mais ils m'ont dit que c'était bien à madame la comtesse qu'ils désiraient avoir l'honneur de parler.

LA COMTESSE.

Fais entrer.

Toffolo et Filoppopoli entrent.

## SCÈNE II

LA COMTESSE, TOFFOLO, FILOPPOPOLI.

LA COMTESSE.

Vous avez désiré me parler, messieurs?

FILOPPOPOLI.

Oui, madame la comtesse, nous sommes délégués...

LA COMTESSE.

Asseyez-vous, messieurs.

FILOPPOPOLI.

Mille remerciements, madame la comtesse; nous n'avons que quelques mots à vous dire. Nous sommes délégués auprès de vous, madame la comtesse, par nos camarades qui sont venus tous les jours savoir des nouvelles du comte Romani, et qui, ayant appris hier qu'il était tout à fait sauvé, nous ont chargés ce matin, mon ami Toffolo et moi, de venir, en leur nom, lui apporter tous nos compliments pour cette heureuse et prompte convalescence. On nous a dit qu'il ne recevait pas et qu'il allait partir aujourd'hui avec Votre Excellence. Alors, nous avons sollicité la faveur d'être introduits auprès de vous, madame la comtesse, pour que vous soyez auprès de monsieur votre fils, l'interprète de nos sentiments. C'était la première fois qu'il nous faisait l'honneur d'entrer dans notre foyer, nous venions à peine de faire connaissance avec lui et de lui être présentés, quand a eu lieu le déplorable événement qui a mis ses jours en danger. Personne n'a pris plus de part que nous au malheur qui vous frappait, madame la comtesse. Nous avons appris avec quel dévouement vous soigniez votre cher malade et nous nous sommes permis de vous offrir avec nos témoignages de sympathie pour votre fils, l'humble expression de toute notre estime, de tout notre respect pour vous, et de la joie que nous cause son retour à la santé.

LA COMTESSE.

Et moi, messieurs, je suis on ne peut plus touchée de la démarche délicate et affectueuse que vous faites auprès de moi. Il est bien rare que les véritables artistes manquent de cœur et vous le prouvez une fois de plus. (Elle leur tend à chacun une main.) Je vous remercie, messieurs, en mon nom seu-

lement, parce que le comte Romani, à sa première sortie qui aura lieu aujourd'hui, sans doute, voudra avoir le plaisir d'aller vous remercier lui-même.

TOFFOLO.

Nous est-il permis en même temps, madame la comtesse, de demander des nouvelles de...

LA COMTESSE.

De mademoiselle Cæcilia?..

FILOPPOPOLI, à part.

Elle est raide, la vieille.

TOFFOLO.

Oui, madame la comtesse.

LA COMTESSE.

Depuis que je suis ici, elle est restée dans son appartement. Le médecin avait ordonné qu'il n'y eût jamais auprès du malade qu'une seule personne, et que cette personne fût toujours la même. Le comte, qui ne m'avait pas vue depuis longtemps, a préféré que ce fût moi, et comme je ne suis pas sortie une seule fois de sa chambre, je n'ai eu de rapports qu'avec le médecin et les gens de mon fils.

FILOPPOPOLI, à part.

En voilà une qui jouerait bien les vieilles princesses.

LA COMTESSE.

Vous avez demandé sans doute à parler à votre camarade avant de vous faire annoncer ici?

TOFFOLO.

Et l'on a répondu qu'elle ne recevait pas.

LA COMTESSE.

Avez-vous quelque chose à lui dire relativement au théâ-

tre, car je crois qu'elle était à la veille de reparaitre sur la scène quand elle en a été empêchée par cet accident ?

FILOPPOPOLI.

Oui, madame, et ç'a même été pour le théâtre un grand embarras et une grande perte.

LA COMTESSE.

Ce sont choses que je connais très-peu, messieurs ; excusez-moi, je vis dans la retraite absolue ; mais s'il y a eu des pertes causées à vos intérêts par le fait de mon fils, elles seront réparées, donnez-en l'assurance de ma part à votre directeur.

FILOPPOPOLI.

C'est une femme.

LA COMTESSE.

Alors, à votre directrice.

FILOPPOPOLI.

Ainsi, vous croyez, madame, que l'intention de notre camarade n'est pas de rentrer au théâtre ?

LA COMTESSE.

Je n'en sais absolument rien, messieurs. (Antonio vient parler bas à la comtesse.) Je pars dans quelques instants et l'on vient me prévenir qu'on a besoin de moi.

TOFFOLO.

Toutes nos excuses, madame.

LA COMTESSE.

Mademoiselle Cœcilia sera informée de votre visite, messieurs, et si l'un de vous veut bien prendre la peine de venir quand je serai partie, je suis convaincue qu'elle le recevra et lui fera connaître ses résolutions. (Elle se lève.) Messieurs...

TOFFOLO et FILOPPOPOLI, saluant.

Madame...

FILOPPOPOLI, en sortant.

Si la Rosaura m'avait entendu, elle aurait peut-être enfin reconnu que je suis capable de jouer les rôles sérieux et que mon nez n'est pas si ridicule que ça.

TOFFOLO.

Tu as été extraordinaire.

FILOPPOPOLI.

Dis-le lui.

Ils sortent.

### SCÈNE III

#### LA COMTESSE, ROMANI.

Au moment où ils sortent, Romani ouvre la porte de sa chambre et va au-devant de sa mère.

Je craignais presque que vous ne fussiez partie, madame ; c'est pour cela que j'avais envoyé Antonio.

LA COMTESSE.

Vous savez bien que je ne serais pas partie sans vous dire une dernière fois adieu.

ROMANI.

Pourquoi pas au revoir ?

LA COMTESSE.

Cela dépendra de vous.

ROMANI.

Vous êtes inexorable.

LA COMTESSE.

Lorsque, dans certaines circonstances graves et après mûres réflexions, une personne droite et sensée a pris certaines décisions extrêmes, elle n'a plus le droit ni le pouvoir de revenir sur ces décisions, surtout lorsque les événements lui ont prouvé qu'elle ne se trompait pas dans les conseils qu'elle donnait.

ROMANI.

Peut-être, permettez-moi de vous le dire, ma mère, en face de certaines circonstances nouvelles, cette persévérance n'est-elle plus que de l'amour-propre.

LA COMTESSE.

Vous vous trompez de mots, et vous appelez amour-propre ce qui a nom dignité. Mais ne discutons pas, vous êtes encore faible, et il est inutile, il serait dangereux de vous fatiguer. Asseyez-vous. Les conséquences de votre erreur, de votre faute sont telles, qu'il m'est interdit de vous rappeler combien j'avais raison d'employer tous les moyens possibles pour vous empêcher de la commettre. Tout ce que je puis et dois encore vous dire, c'est que les accidents et les catastrophes causés par la passion ne changent rien aux lois immuables de la morale et de l'honneur; je ne vous parle même pas des exigences de la société. Une de ces lois imprescriptibles, c'est de ne pas sacrifier une mère irréprochable à une aventurière, de ne pas faire porter à celle-ci le nom sans tache qu'on a reçu de celle-là. Là-dessus, monsieur, mes principes sont inébranlables. Vous êtes le premier qui ayez manqué aux nobles traditions de toute notre race. Vous avez failli mourir des suites de votre faute; cela n'efface pas la faute; c'est un malheur et un scandale de plus, voilà tout. J'ai toujours été prête à immoler à l'honneur ma vie, et la vôtre s'il le fallait. Vous ne m'avez vue reparaitre près de vous que lorsque votre existence était en danger et que mon devoir et mon droit

dè mère m'appelaient à votre chevet. Vous êtes sauvé, vous n'avez plus besoin de moi, je repars. Vous savez à quelles conditions ma maison, mes bras et mon cœur vous seront ouverts de nouveau. Cela dépend de vous. Adieu, ou au revoir.

ROMANI.

Madame. (Il veut l'embrasser, elle lui tend la main qu'il baise.) Ah! je suis bien malheureux!

LA COMTESSE.

Et moi, croyez-vous que je n'ai pas été malheureuse, depuis trois ans?

ROMANI.

Oui, madame. J'ai été coupable, j'ai offensé la plus respectable des mères; oui, vous avez été toute votre vie l'exemple de la vertu, et vous n'avez jamais connu les mauvais conseils et les entraînements de la passion; mais il vous a été refusé en échange de connaître les faiblesses et les joies de la pitié. A votre place, moi, je pardonnerais. J'aurais un fils, si coupable qu'il eût été, du moment que je le verrais accablé et repentant, je l'embrasserais, et je lui dirais: Reviens quand tu voudras, sans conditions, et je me figure que tout le monde trouverait que je fais bien. Si je ne vous suis pas tout de suite aux conditions que vous m'imposez, c'est que je n'ai pas le droit, n'étant pas comme vous sans péché, d'être impitoyable pour qui a été coupable envers moi. Si la faute que j'ai commise et que je trouverais si naturel que vous me pardonniez, ne m'a pas appris l'indulgence pour les fautes des autres, elle sera doublement une faute et elle ne m'aura servi de rien. Oui, il y a là, à côté de nous, une créature coupable, mais le cri de désespoir et de repentir qu'elle a poussé quand je me suis frappé pour elle, résonne encore à mon oreille; mais, depuis dix nuits, elle veille comme vous, sans avoir comme vous la consolation de me soigner et la joie de me voir renaître. Elle s'étend ici

dans cette chambre toutes les nuits, comme un chien, et quand le jour reparait, elle rentre et s'enferme pour ne pas blesser vos regards, si par hasard vous sortiez de ma chambre. Elle a été déloyale et misérable, mais elle souffre, et je ne veux pas la quitter sans lui avoir dit au moins un mot de pitié. Enfin, madame, connaissez toute ma faiblesse, j'ai besoin de l'entendre se disculper, fût-ce par un mensonge, parce que je sens, hélas ! que je l'aime encore ! Cet amour persistant est la seule excuse à ma faute, et d'ailleurs quelle plus grande et plus triste preuve puis-je vous donner de cet amour que mon ingratitude envers vous ?

LA COMTESSE.

Va, malheureux enfant, épuise jusqu'au bout ta fatale passion ; donne encore une fois tout ton cœur à cette créature indigne de toi ; mais ne t'étonne pas que je ne veuille pas me trouver avec elle ! Que Dieu t'éclaire, puisque j'y suis impuissante, et qu'il te pardonne, puisque j'en suis incapable.

Romani cache sa tête dans ses mains.

LA COMTESSE, sortant.

Ah ! je ne croyais pas m'en aller seule !

Elle sort.

ROMANI.

Ma mère !

Il s'élance pour la suivre. — Au premier pas qu'il fait, Cécilia a ouvert la porte de sa chambre, et reste à moitié défaillante, la tête renversée en arrière, sans forces et les bras pendants, appuyée contre le chambranle de la porte.

SCÈNE IV

ROMANI, COECILIA.

COECILIA, d'une voix épuisée.

Romani, vous partez donc réellement?

ROMANI.

Oui.

COECILIA.

Votre mère a été inflexible?

ROMANI.

Elle était dans son droit.

COECILIA.

C'est vrai, et au fait, je ne sais pas pourquoi je suis là, nous n'avons plus rien à nous dire.

ROMANI.

Vous, peut-être vous n'avez plus rien à me dire, hélas! il y a dix jours que vous m'avez tout dit.

COECILIA.

Je vous estimais trop pour vous mentir. Si j'avais pu prévoir ce qui est arrivé, j'aurais menti, cependant; mais je croyais, j'espérais que vous me tueriez. J'ai tellement assez de cette vie d'erreurs et de honte. Quand vous êtes tombé là, brusquement, couvert de sang, inanimé sous mes yeux, j'ai compris tout à coup, trop tard. Que voulez-vous, quand on a été élevé dans la misère, l'ignorance et les mauvais exemples, il y a des choses qu'on n'a pas apprises, et il faut ensuite des épreuves terribles pour les révéler. Je vous ai

fait beaucoup de mal ; je vous jure que je le regrette, et qu'à force de chercher les moyens de le réparer, je finirai par en trouver un. Vous ne m'avez jamais estimée, certainement, mais vous m'aimiez tellement, je le vois bien aujourd'hui, — comment ne l'ai-je pas vu plus tôt ? — vous m'aimiez tellement que cet amour vous tenait lieu de tous les sentiments que la femme doit inspirer dans le mariage. Aujourd'hui, vous ne m'aimez plus... vous ne pouvez plus, vous ne devez plus m'aimer. Tenez-moi compte de ce que j'ai souffert, ne me méprisez pas davantage, et en me quittant, dites-moi que vous me pardonnez.

ROMANI.

C'est cela que je voulais vous dire avant de sortir de cette maison. Je vous pardonne.

Il s'est encore approché d'elle.

COECILIA, tombant à genoux et lui baisant les mains.

Comme tu es bon ! Je suis plus heureuse que je ne méritais de l'être. Maintenant, pars, va rejoindre ta mère qui t'attend, qui souffre ; il ne faut pas qu'elle doute un instant de ton retour.

ROMANI.

Et vous, qu'allez-vous faire ?

COECILIA.

Moi?... Oh ! ne t'occupe pas de moi... L'important, c'est que tu sois enfin heureux et libre. Tu es jeune encore, tu trouveras une femme digne de toi, et qui t'aimera. Que tu m'aies aimée, que tu aies voulu mourir pour moi, cela ne l'empêchera pas de t'aimer, au contraire. Nous autres femmes, nous sommes de si étranges créatures. Tu as prouvé que tu sais aimer, on t'aimera.

ROMANI.

Je n'ai aimé que vous, et vous savez bien que je n'aimerai

jamais comme je vous ai aimée, hélas! comme je vous aime. Car, tu le sais bien, tu le sens bien, tu le vois bien... je t'aime encore follement. Il me faut le souvenir implacable de ton abominable trahison, qui t'a jetée aux bras d'un autre comme une courtisane...

COECILIA.

Dis-moi tout ce que tu voudras, pourvu que tu me dises encore que tu m'aimes.

ROMANI.

Oui, je t'aime encore, et je me sens lâche et méprisable... c'est ainsi que l'on aime. Qui n'aime pas jusque-là n'aime pas.

COECILIA, avec le ton de la reconnaissance.

Encore, encore.

ROMANI.

Mais moi je ne veux pas te mépriser davantage, et c'est à quoi j'arriverais en vivant auprès de toi. Notre premier baiser contiendrait toutes les voluptés surhumaines du pardon; mais après?... Je me débattrais dans les souvenirs ineffaçables, dans la jalousie, dans le désespoir, dans la honte. Le coup que je me suis porté t'a marqué au front d'une tache de sang. Loin de toi, je suis ton juge... auprès de toi, je ne suis plus que ton complice. Si le malheur voulait que tu me trompases de nouveau, alors quelle expiation trouver, et pour toi et pour moi?... Non, nous sommes séparés pour jamais, par l'inexorable loi qui nous avait pour jamais réunis. Si je n'étais que ton amant, comme un de ces autres hommes que tu as aimés, je ne te quitterais pas, dussions-nous en mourir plus tard, tous les deux; je ne serais qu'un fou que l'on plaindrait. Je suis ton mari, tu portes mon nom: les bénédictions les plus saintes, les sacrements les plus respectés ont présidé à notre union; tu as manqué à tes serments devant Dieu; l'homme t'aime et t'aimera toute

sa vie, le chrétien te pardonne ; le mari est forcé de te condamner et de te repousser. Si je reste auprès de toi, ma mère m'abandonne de nouveau. Je n'ai plus de fortune, je n'ai pas de carrière, je ne puis pas gagner ma vie, je vivrai donc de ton travail, de ton talent, et ceux qui jugent et condamnent si facilement les autres, diront que je vis de ta beauté. Voilà la situation abominable qui m'est faite. Je te chasse... je te méprise... et je t'adore.

COECILIA, aux pieds et les mains appuyées sur les genoux de Romani qu'elle a écouté avec amour sans le quitter des yeux un moment, ne cessant de lui sourire.

Tu as raison. Tu ne peux plus faire autre chose que ce que tu fais, et maintenant que je comprends, je serais à ta place que j'agirais comme toi. Il ne doit plus rien y avoir de commun entre nous que ton pardon et mon repentir. Et cependant je sens toute ma vie de pécheresse qui tombe à mes pieds, et j'en sors régénérée et triomphante. Oui, cette dernière heure contient en elle tout le bonheur que je pouvais rêver en ce monde. Tu as raison. Cette heure-là, nous ne la retrouverions jamais. Elle n'est si pleine de joie et de sincérité que parce qu'elle ne doit plus revenir. Je te jure que tu n'entendras plus jamais parler de moi et que tu ne me trouveras plus jamais sur ton chemin. Mais un jour tu seras convaincu que mon repentir était sincère, le souvenir si douloureux que tu auras gardé de moi ira toujours en s'éclairant, et alors je t'apparaîtrai aussi pure et aussi chaste que la fiancée que ta mère avait rêvée pour toi. Adieu, pauvre enfant, dont j'ai détruit les illusions et dont j'ai failli briser la vie, va, retourne auprès de ceux qui ont le droit de t'aimer. Je suis certaine que tu ne m'oublieras jamais et que tu te diras un jour : Elle m'a aimé trop tard, mais elle m'a bien aimé. Je t'adresse une dernière prière, ne me fais pas d'aumône une fois que tu seras retourné auprès de ta mère ; elle sera prête à m'envoyer tout l'argent nécessaire à une femme qui porte ton

nom; prie-la donc de ne rien faire. Je ne porterai plus ton nom que j'ai déshonoré; je ne porterai pas davantage mon nom de comédienne. Je ne remonterai plus sur un théâtre. Dans la retraite où je vais vivre, le produit des bijoux qui me restent de toi, me suffira. Quand je mourrai, tu permettras qu'on mette mon nom d'épouse sur le marbre de ma tombe. A ce moment tu n'auras plus rien à craindre pour lui. Et maintenant, pars, sois courageux, il le faut, je t'en supplie au nom de mon amour et de ton honneur.

ROMANI, lui prenant la tête dans les deux mains, la regardant un moment bien en face et l'embrassant fiévreusement sur le front.

Tu es la seule femme que j'aurai aimée dans ce monde.  
Adieu.

Il sort.

## SCÈNE V

COECILIA seule, puis SA FEMME DE CHAMBRE.

COECILIA, seule.

Quand Othello contemple Desdémone endormie et qui va périr de sa main, mais qui, elle, aura la gloire de mourir innocente, il s'écrie : « Comme je t'aimerai quand tu seras morte ! » Il sent qu'il n'y a pas de place dans un cœur comme le sien pour la jalousie et pour le pardon, et qu'il faut d'abord qu'il assouvisse toute sa colère pour rentrer en possession de tout son amour. Ah! Shakspeare! Comme tu connaissais bien le cœur de l'homme, et comme mon Othello m'aimera quand je serai morte. (Elle sonne; la femme de chambre

paraît.) Apporte-moi le coffret qui est sur la table de ma chambre à coucher, puis tu prendras un de mes peignoirs de batiste, tu le couvriras de toutes les dentelles blanches que j'ai; fais cela le plus tôt possible.

## LA FEMME DE CHAMBRE.

Le prince Attikoff demande la permission de présenter ses hommages à madame la comtesse, et voici une lettre de M. Rolstein : on attend la réponse.

## COECILIA.

Tu prieras le prince de revenir demain, (Elle déchire la lettre de Rolstein.) et tu diras à l'envoyé de M. Rolstein qu'il n'y a pas de réponse.

## SCÈNE VI

## COECILIA, seule.

Finissons-en. (Elle écrit.) « Si je t'ai dit tout à l'heure de partir, mon époux bien-aimé, c'est que ma résolution était bien prise de mourir et que je ne voulais pas te laisser deviner la seule preuve d'amour qu'il me soit encore permis de te donner. Il faut que tu sois complètement libre, mon ami; la distance et le temps n'y suffisent pas; il y faut la mort et l'éternité. Quand on viendra te dire que je ne méritais ni ton nom ni ton amour, tu conduiras à ma tombe celui qui te parlera ainsi et tu lui diras : quelle femme a plus fait que celle-là pour un homme. Non, ce n'est pas un sacrifice que je te fais, en renonçant à la vie, je la quitte avec joie. »

Toffolo entre.

## TOFFOLO.

Je te dérange?

SCÈNE VII

TOFFOLO, COECILIA.

COECILIA, surprise et cachant la lettre avec ses mains.

Non ! non ! je continuerai cette lettre quand tu seras parti. Au contraire, mon bon Toffolo, je t'attendais ; cela me fait plaisir de te voir.

TOFFOLO.

Nous n'avons trouvé que la comtesse quand nous sommes venus tout à l'heure.

COECILIA.

Elle vous a reçus froidement.

TOFFOLO.

Non, comme elle devait nous recevoir, et quand nous lui avons dit que nous avions à te parler, elle nous a conseillé de revenir plus tard, quand elle aurait quitté cette maison. Le comte est parti ?

COECILIA.

Oui.

TOFFOLO.

Pour toujours ?

COECILIA.

Pour toujours.

TOFFOLO.

Tu n'as pas essayé de le retenir ?

COECILIA.

Non, je l'ai rendu assez malheureux comme cela.

TOFFOLO.

Et toi, que vas-tu faire?

COECILIA.

Moi, je vais partir aussi.

Elle déchire les papiers qu'elle prend dans le coffret, après avoir rapidement jeté les yeux dessus.

TOFFOLO.

Et tu vas?

COECILIA.

Très-loin.

TOFFOLO.

Et quand reviendras-tu?

COECILIA.

Jamais.

TOFFOLO.

Et le théâtre?

COECILIA.

J'y renonce.

TOFFOLO.

Et ton engagement?

COECILIA.

Je le romps.

TOFFOLO.

Tu as un dédit?

COECILIA.

Je le paie avec l'argent de ces bijoux. Et les diamants qui resteront, je les donne à la madone de Santa Maria Novella. Ça les étonnera un peu, mais ils s'y feront. C'est toi, mon bon Toffolo, mon vieil ami, que je charge de tous ces

soins. Tu remettras au jeune prince Attikoff cette petite bague. Pauvre enfant qui a pris ma défense, qui a risqué sa vie pour moi, et qui heureusement est sorti sain et sauf de cette rencontre. Tu lui diras de ma part, à ce jeune enthousiaste, de n'accorder aux comédiennes que son admiration et les loisirs de son esprit, en réservant son cœur pour les femmes qui ne font pas métier de jouer la passion. Que Romani lui serve d'exemple. Tu accepteras pour ton fils un souvenir que tu trouveras dans un petit paquet cacheté, à ton nom. Je vais aussi te confier une lettre que je te prierai de porter toi-même à mon mari. C'est cette lettre que j'écrivais quand tu es arrivé et que je termine. Je n'avais plus que quelques mots à y ajouter.

TOFFOLO.

Va, va.

Elle se remet à écrire.

COECILIA, lui remettant la lettre.

Tu as bien compris, n'est-ce pas ?

TOFFOLO.

Oui.

COECILIA.

Maintenant, mon bon Toffolo, embrasse-moi et laisse-moi. J'ai quelques préparatifs de départ à faire. Je veux quitter le plus tôt possible cet hôtel qui ne m'appartient pas. Nous ne nous reverrons probablement plus, sois heureux, et si jamais je t'ai fait du chagrin, pardonne-moi. Ce n'était pas ma faute. Ma destinée était de faire souffrir ceux qui m'aimaient.

TOFFOLO.

Autrement dit, tu vas te tuer.

COECILIA, résolument.

Oui.

TOFFOLO.

C'est bien résolu.

COECILIA.

Oui.

TOFFOLO.

Permets-moi...

COECILIA, l'interrompant.

Non, tu as deviné, je te dis la vérité, mais tu me connais assez pour savoir que si je t'avoue ma résolution, c'est qu'elle est irrévocable. Tu es mon plus ancien et mon meilleur ami. Je n'ai jamais eu de secrets pour toi, parce que tu es intelligent, juste et incapable de combattre mes idées avec les phrases banales et inutiles qui sont de mise en pareil cas, parce qu'au point où j'en suis, compromise, abandonnée, couverte de honte et de remords, tu sens bien qu'il n'y a plus à faire que ce que je fais. Et puis la mort n'est pas si triste qu'on le croit ; le tout est de mourir quand on le veut. Je désire être enterrée à Amalfi où je suis née, en face de la mer, sur la hauteur. Tu auras soin qu'on me revête de la robe blanche couverte de dentelles que je viens de désigner à ma femme de chambre. Morte, je veux être belle. Le comte me fera faire de riches funérailles. Je désire qu'on y exécute la marche funèbre de Chopin ou le premier prélude de Bach.

TOFFOLO.

Et quand comptes-tu en finir ?

COECILIA.

Ce soir.

TOFFOLO.

Quel moyen as-tu choisi ?

COECILIA.

J'ai un poison qui ne laisse pas de traces.

TOFFOLO.

Celui des Borgia ou celui de Roméo?

COECILIA.

Tu plaisantes... Ah! ce n'est peut-être pas le moment.

TOFFOLO.

C'est que je ne crois pas un mot de tout ce que tu viens de me dire.

COECILIA.

Comment! tu me crois capable de mentir sur un pareil sujet, moi?

TOFFOLO.

Non, j'ai assez souvent voulu me tuer pour savoir qu'on y renonce. Tu es tout ce qu'il y a de plus sincère, et c'est à ton insu que tu te joues à toi-même, à cette heure, un des cinquante drames que tu as joués dans ta vie pour les autres. (Mouvement de Coecilia.) Laisse-moi dire; tu viens de te faire un cinquième acte, pas autre chose, avec scènes de larmes, de désespoir, de remords, d'adieu, avec testament, poison, robe blanche, tombeau solitaire, et si je ne me trouvais pas là, c'est le plus sérieusement du monde que tu te tuerais! Les comédiens de talent comme toi ont tellement mêlé ensemble le théâtre et la vie, la fiction et la vérité, les sentiments que les poètes leur ont prêtés momentanément et les sentiments que la nature leur inspire, qu'ils ne s'y reconnaissent plus eux-mêmes. C'est pour cela que tant des nôtres deviennent fous. Voilà dix nuits que tu ne dors pas, que tu as la fièvre, que tu remplaces le drame que tu allais jouer et dont tes nerfs étaient tout vibrants par le drame qui s'est joué dans ta maison. Eh bien! ce drame est fini, retourne à l'autre. Le véritable artiste ne se tue pas, et, quand la mort vient malgré lui, il lui demande comme il a demandé à tous les actes de sa vie, à quoi elle peut bien lui servir. Deux jours avant de mourir, Talma disait en con-

templant son visage décharné : « Quel dommage de ne pas jouer Tibère avec ce visage-là. » Regarde-toi donc ! Quel dommage ce serait de ne pas jouer les Fornarines, les Lucrèces, les Messalines, les Juliettes, les Desdémones, avec cette figure-là. Tes misères, tes passions, tes fautes, tes désespoirs, tes remords, c'est le cuivre, c'est l'étain, c'est l'argent, c'est l'or que le sculpteur jette dans la fournaise d'où doit jaillir un bronze immortel. Et pour qui veux-tu mourir ? Pour un homme que tu trompais il y a un mois et à qui tu disais en face il y a dix jours que tu ne l'avais jamais aimé, ce qui était vrai. Il souffre, il est très-intéressant, soit ; mais il n'est pas de ceux pour lesquels meurt une artiste de ta race. Il est guéri, tant mieux. Quand la mort de sa mère lui aura rendu sa liberté, s'il t'aime toujours, si tu l'aimes, alors vous vous réunirez de nouveau, et tu auras reconquis ta place par le repentir, le travail et la gloire. Mais si vous ne vous aimez plus, à quoi bon être morte aujourd'hui. Jusque-là ton amant, ton époux, ton maître, tu le sais bien, et tu l'as dit vingt fois toi-même, c'est le public, ce sont ces quinze cents têtes que tu fais onduler et frissonner à ta guise, comme fait le vent qui passe sur un champ de blé ; ce sont ces quinze cents cœurs qui battent au rythme du tien ; ce sont ces trois mille mains qui applaudissent ; ce sont toutes ces bouches enthousiastes et frémissantes qui t'acclament et te rappellent et qui font qu'il n'y a pas une femme dans la salle qui n'envie ton triomphe et ta joie ! Qui sait combien d'espérances tu dois faire renaître, combien de désespoirs comme le tien tu dois calmer, combien d'idées tu es destinée à répandre, combien d'esprits tu dois éclaircir, combien d'âmes tu peux sauver avec une belle pensée jetée à la foule, avec un beau cri trouvé dans ton cœur ! Tu as la vie et le talent, garde-les, et pour la mort, laisse faire Dieu, il s'y entend mieux que nous. (A un certain moment, Toffolo est allé ouvrir la porte du fond et a fait signe à la Rosaura qui est entrée tout doucement avec Filoppopoli, Matteo, et quelques autres camarades de Cecilia.) Dis donc, la Rosaura et nos cama-

rades ont bien besoin de toi ; ils attendent : que leur dirai-je ?

COECILIA, avec enthousiasme.

Tu leur diras... que je jouerai demain.

LA ROSAURA.

A la bonne heure, elle nous est rendue.

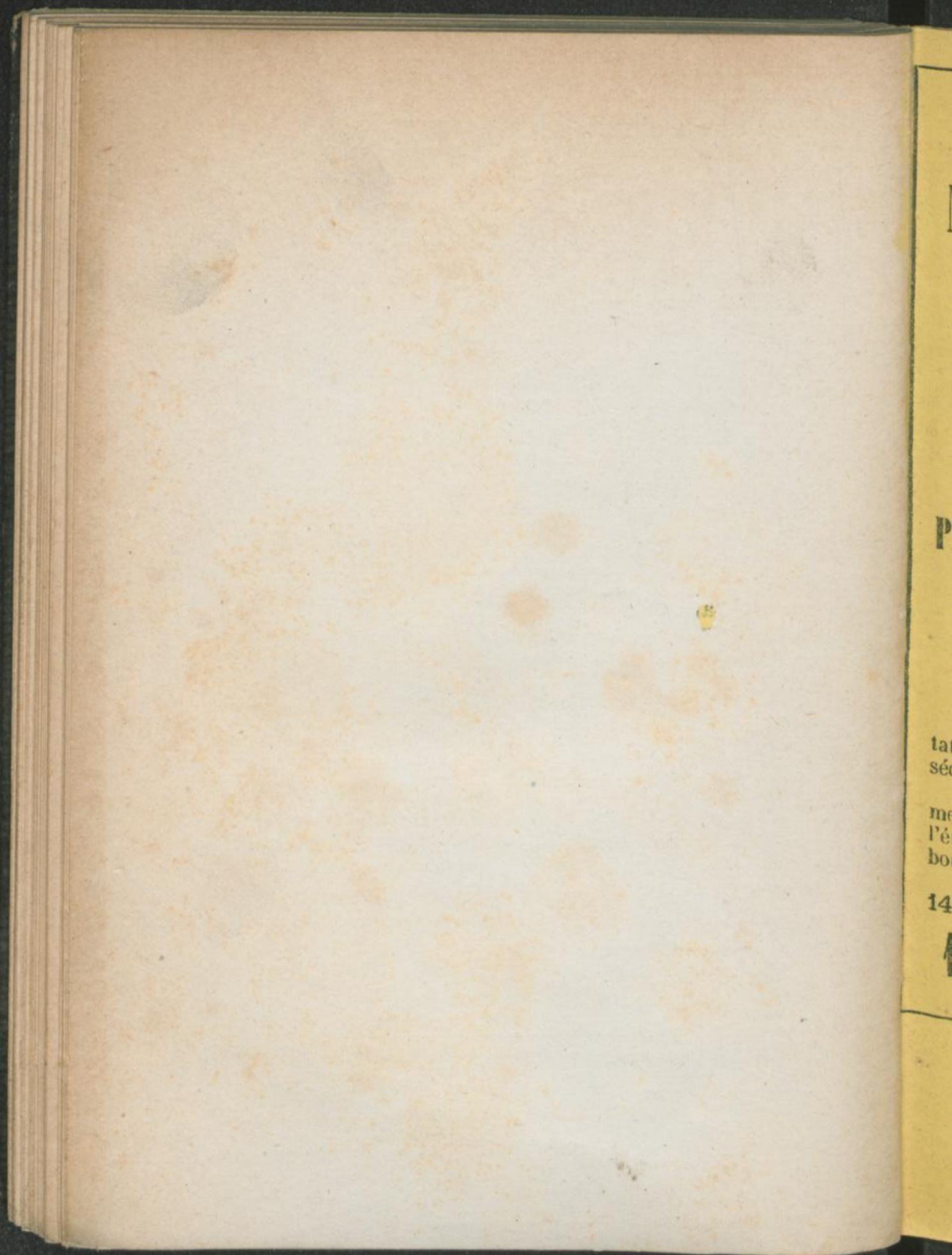
MARTELLI.

Et ma pièce sera sauvée.

FILOPPOPOLI.

Oui... si je joue Raphaël.

FIN



E  
DE  
**MÉLISSE DE**  
**BOY**

*Seul succès*  
PAR SUITE DE L'  
14, RUE TARANN

ACTUELLEN  
PARIS, 14, RUE DE

Apoplexie, paralysie  
vapeurs  
indigestion

AFIN d'éviter  
tations frauduleuses  
séculaire de l'Eau

**EXIGER** chez tous  
mercants la fiole de  
l'étiquette **BLANCHE**  
bouteilles de tout format.  
**S'ASSURER** de  
14, rue TARANN

**14, RUE DE**

## NOUVEAUX OUVRAGES EN VENTE

### Format in-8°

|                                                                                                   |                                                                                           |
|---------------------------------------------------------------------------------------------------|-------------------------------------------------------------------------------------------|
| <b>J. AUTRAN</b> <i>de l'Acad. franç.</i> f. c.                                                   | <b>J.-H. MERLE D'AUBIGNÉ</b> f. c.                                                        |
| ŒUVRES COMPLÈTES, t. III. — La Flûte<br>et le Tambour..... 6 »                                    | HISTOIRE DE LA RÉFORME EN EUROPE<br>AU TEMPS DE CALVIN, t. VI..... 7 50                   |
| <b>COMTE DE PARIS</b>                                                                             | <b>ERNEST RENAN</b>                                                                       |
| HISTOIRE DE LA GUERRE CIVILE EN<br>AMÉRIQUE, t. I à IV. .... 30 »                                 | L'ANTECHRIST..... 7 50                                                                    |
| ATLAS POUR SERVIR A L'HISTOIRE DE<br>LA GUERRE CIVILE EN AMÉRIQUE.<br>Livraisons I à IV..... 30 » | <b>J. MICHELET</b>                                                                        |
| <b>VICTOR HUGO</b>                                                                                | ORIGINE DES BONAPARTE..... 6 »                                                            |
| LES CHATIMENTS..... 6 »                                                                           | JUSQU'AU 18 BRUMAIRE..... 6 »                                                             |
| PENDANT L'EXIL..... 6 »                                                                           | JUSQU'A WATERLOO..... 6 »                                                                 |
| <b>PAULINE L.</b>                                                                                 | <b>J. SIMON</b>                                                                           |
| LE LIVRE D'UNE MÈRE..... 6 »                                                                      | SOUVENIRS DU QUATRE-SEPTEMBRE. —<br>Le gouvernement de la Défense na-<br>tionale..... 6 » |
|                                                                                                   | <b>L. DE VIEL-CASTEL</b> <i>de l'Acad. fr.</i>                                            |
|                                                                                                   | HISTOIRE DE LA RESTAURATION. —<br>T. XVII..... 6 »                                        |

### Format gr. in-18 à 3 fr. 50 c. le volume.

|                                                      |                                                   |
|------------------------------------------------------|---------------------------------------------------|
| <b>A. ACHARD</b> vol.                                | <b>CH. MONSELET</b> vol.                          |
| LA TOISON D'OR..... 1                                | LES ANNÉES DE GAITÉ..... 1                        |
| <b>TH. BENTZON</b>                                   | <b>D. NISARD</b> <i>de l'Acad. française</i>      |
| LE VIOLON DE JOB..... 1                              | LES QUATRE GRANDS HISTORIENS LATINS. 1            |
| <b>E. CADOL</b>                                      | <b>JULES NORIAC</b>                               |
| LA BÊTE NOIRE..... 1                                 | LA MAISON VERTE..... 1                            |
| <b>ALEX. DUMAS FILS</b> <i>de l'Acad. franç.</i>     | <b>EDOUARD OURLIAC</b>                            |
| THÉRÈSE..... 1                                       | DERNIÈRES NOUVELLES..... 1                        |
| <b>O. FEUILLET</b> <i>de l'Acad. française</i>       | <b>PAUL PARFAIT</b>                               |
| UN MARIAGE DANS LE MONDE. .... 1                     | LA SECONDE VIE DE MARIUS ROBERT... 1              |
| <b>TH. GAUTIER</b>                                   | <b>EDMOND PLAUCHUT</b>                            |
| PORTRAITS ET SOUVENIRS LITTÉRAIRES.. 1               | LES QUATRE CAMPAGNES MILITAIRES DE<br>1874..... 1 |
| <b>GUSTAVE HALLER</b>                                | <b>A. DE PONTMARTIN</b>                           |
| IE BLEUET..... 1                                     | NOUVEAUX SAMEDIS. T. XII..... 1                   |
| <b>V<sup>te</sup> D'HAUSSONVILLE</b>                 | <b>HENRI RIVIÈRE</b>                              |
| C.-A. SAINTE-BEUVE. — Sa vie et ses<br>œuvres..... 1 | AVENTURES DE TROIS AMIS..... 1                    |
| <b>A. HOUSSAYE</b>                                   | <b>C.-A. SAINTE-BEUVE</b>                         |
| LES DIANES ET LES VÉNUS..... 1                       | PREMIERS LUNDIS..... 3                            |
| <b>VICTOR HUGO</b>                                   | <b>GEORGE SAND</b>                                |
| QUATRE-VINGT-TREIZE..... 2                           | FLAMARANDE..... 1                                 |
| <b>AL. KARR</b>                                      | <b>J. SANDEAU</b> <i>de l'Acad. française</i>     |
| PLUS ÇA CHANGE..... 1                                | JEAN DE THOMERAY. — LE COLONEL<br>ÉVRARD..... 1   |
| PLUS C'EST LA MÊME CHOSE..... 1                      | <b>L. ULBACH</b>                                  |
| <b>KEL-KUN</b>                                       | LE SECRET DE MADEMOISELLE CHAGNIER. 1             |
| PORTRAITS..... 1                                     | LA PRINCESSE MORANI..... 1                        |
| <b>PROSPER MÉRIMÉE</b>                               | <b>A. VACQUERIE</b>                               |
| LETTRES A UNE INCONNUE..... 2                        | AUJOURD'HUI ET DEMAIN..... 1                      |
| LETTRES A UNE AUTRE INCONNUE..... 1                  | <b>PIÈRE VÉRON</b>                                |
| <b>MÉRY</b>                                          | CES MONSTRES DE FEMMES..... 1                     |
| HÉVA..... 1                                          | <b>L. VITET</b>                                   |
| <b>MICHELET</b>                                      | LE COMTE DUCHATEL, avec un portrait. 1            |
| LA MER..... 1                                        |                                                   |

PGB  
3734

